Culture coréenne

n° 72
AVRIL 2006

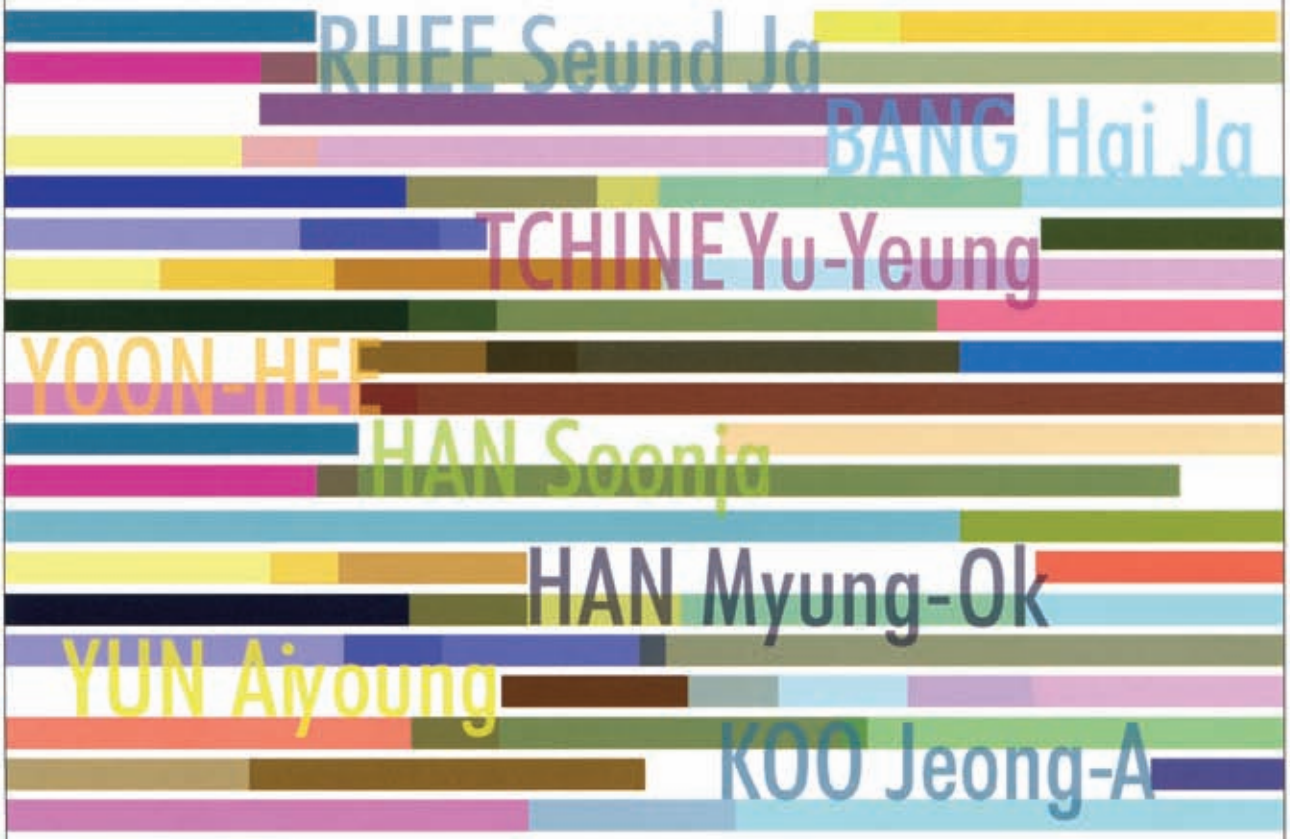
Dossier spécial

Artistes coréens contemporains



Corée au Cœur
1886-2006

Dans le cadre du 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée



« SUITES CORÉENNES »

Hommage à huit artistes coréennes en France

Du 1er au 24 juin 2006 - PASSAGE DE RETZ -9, RUE CHARLOT - 75003 PARIS

72
Avril 2006



« The more the better », œuvre réalisée en 1988 par le très grand vidéaste coréen Paik Nam June et exposée au Musée national d'Art moderne de Gwacheon. Paik Nam June (1932-2006) est considéré par de nombreux critiques et spécialistes comme l'inventeur de l'art vidéo.

SOMMAIRE

2 Nouvelle aube au Pays du matin calme

6 Les artistes coréens en France

10 La déferlante manhwa, ou la juste reconnaissance de la bande dessinée coréenne en France

13 L'enseignement du français en Corée

16 Hwang Sok-yong le Parisien

19 Les mondes musicaux de Hwang Byung-ki à la Maison des Cultures du Monde

21 La poésie coréenne : « la flamme de l'Orient à Bordeaux »

24 Le rituel de « gwan » : un rite confucianiste de passage à l'âge adulte

Directeur de la publication : Mo Chul-Min
Rédacteur en chef : Georges Arsenijevic

Ont participé à ce numéro : Michel Nuridsany, Kim Airyung, Jean-Luc Toula-Breysse, Stéphanie Tomé-Garnier, Nathalie Tourret, Pierre Bois, Kim Bona et Kim Jun-Youn.

Conception et réalisation : Arcadia

Nouvelle aube au pays du matin calme

20 artistes à la pointe de l'art contemporain coréen

Par
Michel Nuridsany
Critique d'art

La Corée qui avait été pays invité à la FIAC, en 1996, se trouve mise en lumière cette année par une « saison »* qui permettra de constater à la fois l'émergence d'un art contemporain spécifique à la fin de la 2e guerre mondiale jusqu'à l'effervescence actuelle. Quels sont les acteurs de cette aube nouvelle au Pays du matin calme ?
Voici, de Kim Tschang-Yeul à Chung Soyoung, vingt artistes qui illustrent cette nouvelle donne.

Une peinture selon mon cœur, c'est celle de Yun Hyong-Keun ! Peinture écrite avec du sang, le sien. Peinture debout. Silencieuse et intime. Frémissante de beauté.

A l'autre extrémité, Kim Ji-Hyun, qui subjugua tout le monde, et moi le premier, à la biennale de Gwangju en 1999 avec ses vidéos crépitantes, allègres, tout en éclat, en humour, et Koo Jeong-A que j'ai connue, à son arrivée en France, au début des années 1990, autour de la Zonmée à Montreuil, magnifiquement – presque agressivement – personnelle. Tout le contraire de ce qu'on pense encore trop souvent en France de l'artiste extrême-oriental, vu en suiveur quand ce n'est pas en copiste de l'art contemporain occidental.

Le premier est un peintre de près de 80 ans. Les deux autres des femmes jeunes, qui ont moins de la moitié de son âge, l'une travaillant dans le domaine de la vidéo, l'autre essentiellement dans celui de l'installation. Entre ces deux extrêmes, tout un monde et l'Histoire. A la fois celle d'un pays saigné à blanc par l'occupant japonais, coupé en deux, après, par la *pax americana*, assommé par la dictature, puis aspiré, dans les années 1990, par un boom économique, à l'époque sans précédent.

Artistiquement, la révolution date des années 1950. L'influence occidentale, essentiellement parisienne, passe alors par le Japon. Il faut apprendre à penser peinture à l'huile au lieu de penser encre sur papier. Dans ce combat, Yun Hyong-keun, Park Seo-Bo, Kim Tschang-Yeul sont aux avant-postes.

Les autres, les laborieux, assimilent et cherchent leur voie. Yun Hyong-Keun ne cherche pas, il trouve. Pourquoi ? Parce qu'il creuse en lui-même en quête de la réponse au défi lancé par cette peinture, qui n'appartient pas à la culture asiatique. Il vient de vivre trois emprisonnements, des bombardements, une condamnation à la peine capitale, échappant à la mort par une fuite folle à quelque pas du peloton d'exécution.

Les larges bandes brunes, presque noires et verticales, qui imposent sur l'écru de la toile leur présence, leur être-là, cette *« vérité se mettant elle-même en œuvre »*, dont parle Heidegger, sont la métaphore d'un « homme debout » ou, plus exactement encore, d'un arbre dressé qui meurt, retourne à la terre, devient la terre, renaît.



Koo Jeong-A *« Molto » (2000). Détail de la fontaine. Exposition « La Ville, le Jardin, la Mémoire » (1998-2000). Villa Medicis, Rome.*

* *« Corée au Cœur », 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée.*



Lee Ufan « *Avec les vents* » *(1990).*
Huile sur toile, 291 x 218 cm.

« *Si l'on cherche quelque chose de beau, il faut être beau soi-même* », dit Yun Hyong-Keun. Pour autant, son art n'est pas moral : selon lui « *La peinture doit ajouter l'énergie du soleil à celle de l'intelligence* ». Et, pour cela, il faut creuser jusqu'à la source. « *La peinture seule n'a pas beaucoup d'importance,* dit-il encore, *elle n'existe qu'en relation* ». C'est l'idée centrale.

C'est aussi celle qui remue au cœur de l'art, à la fois philosophique, pensif et physique de Lee Ufan, peintre et sculpteur vivant au Japon, où il a été l'un des créateurs du « Monoha », exposant souvent en France chez Eric Fabre, à Paris, ou à Saint-Etienne au musée d'art contemporain, intitulant toutes ses œuvres récentes « Relatum ». Qu'on y prenne garde : lorsqu'il pose une empreinte de pinceau sur une toile (ou une pierre sur une plaque de fer), il n'établit pas un marquage à la Toroni, il active une relation entre le plein et le vide, le créé et l'incréé. « *Dans mon art,* dit-il, *l'important c'est la cohabitation de l'expression, l'acceptation du monde extérieur et le fait de se mettre en relation avec lui* ».

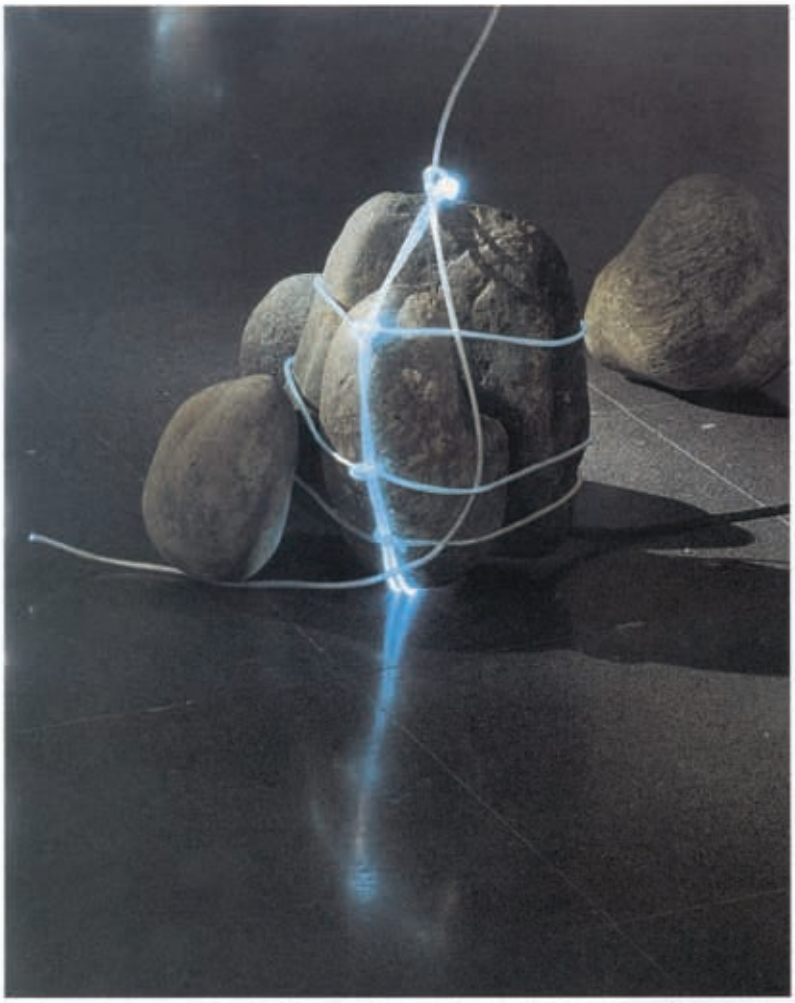


Pour Kim Tschang-Yeul, qui a vécu aussi les horreurs de l'occupation et de la guerre, l'art est à la fois jeu et prière. Savoir ce que signifie la goutte d'eau qui, peinte en trompe l'œil, se pose seule ou en nombre sur la toile, est important puisqu'elle est omniprésente. Face à l'intranquilité du monde, l'eau a un rôle purificateur. La goutte d'eau, dans sa fragilité, en décline le caractère éphémère.

Il y a, chez Oh Sufan, qui n'a pas été moins épargné par l'époque, presque à l'inverse, plus qu'une tentation du vide, une tentation du néant. « *Ma recherche s'organise autour de gestes pour parvenir au sommet de la méditation,* m'a-t-il dit... *Depuis que j'ai été à la guerre, où j'ai senti la mort de près, je cherche à m'approcher d'elle le plus possible. Je cherche la délivrance* ». Est-ce pour cela que sa peinture s'évertue à la recherche d'un état d'avant le langage, d'avant la peinture ? Peut-être.

Lee Kang-So, qui retrouve dans la peinture à l'huile noire et blanche le geste délié de la calligraphie et qui renoue avec la tradition de la peinture de paysage, mais de manière allusive, à la limite de l'abstraction, opère une réduction du même ordre. « *Là où s'arrête le pinceau surgit autre chose* », dit-il.

Kim Tschang-Yeul « *Déconstruction* » *(1987).*
Huile sur toile, 195 x 259 cm.
Musée d'Art contemporain d'Hiroshima.



Shim Moon-Seup « *La présentation* » *(2001). Pierre et fibre optique, 315 x 147 x 175 cm.*

J'ai rencontré Shim Moon-Seup – qui a été l'un des premiers invités coréens de la biennale de Paris, en 1971 avec Lee Ufan –, lors des Jeux Olympiques de Séoul, en 1988. Erik Dietman me l'avait présenté en me disant : « *Ça c'est un bon artiste* ». Dietman n'était pourtant pas très complimenteur. Shim Moon-Seup exprime en formes compactes et denses la beauté primitive de la nature. Grande beauté qui ose être simple et large, puissante et lyrique !

Plus formaliste, s'exprimant avec les outils traditionnels de la peinture à l'encre sur papier, mais modernisant cette tradition, la simplifiant, Suh Seok invente, dans ce domaine, de nouvelles donnes, d'une beauté concentrée, rapides. C'est une sorte d'OVNI raffiné dans le champ encombré de la peinture.

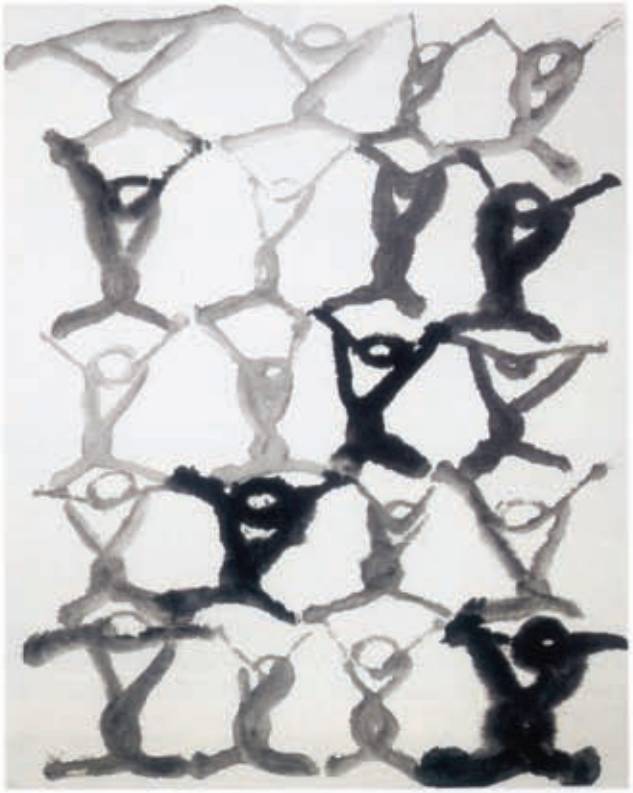
Les toiles sensuelles et onctueuses du jeune Lee Bae qui tendent, elles aussi, vers le signe, celles de Bang Hai Ja, si lumineuses, les compositions stridentes de Rhee Seund Ja, doyenne des artistes coréens vivant à Paris sont, aussi, à mentionner.

La jeune génération, qui n'a pas connu les évènements dramatiques vécus par ses aînés, qui a plus voyagé qu'eux, investit des territoires nettement moins moraux, moins philosophiques, débarrassés presque entièrement de la tradition. Ne restent de « coréen », bien souvent, que des repères simples, à la limite, parfois, du gimmick exotique, susceptibles de s'accorder à l'internationalisme qui s'étend. Sung Nakhee (35 ans) affirme son appartenance à la TV génération, utilise l'ordinateur, s'aventure avec humour et gaîté, dans une peinture qui combine sans problème le figuratif et l'abstrait. C'est frais, coloré délicieusement flashy. Hong Seung-Hye (qui a exposé en France chez Jacqueline Rabouan-Moussion) flirte aussi avec les lignes jaunes qui séparent figuration et abstraction, s'aventurant, dans sa « géométrie organique », jusqu'aux confins du logo.

Si, concernant l'art contemporain coréen, j'ai insisté sur la peinture, c'est que nulle part ailleurs en Asie, elle n'est aussi bien représentée, elle ne s'est aussi heureusement développée, de manière aussi originale et inventive. Si l'on veut caractériser l'art contemporain coréen, voici un domaine où se marque sa différence.

Kim Soun-gui, fait-elle la transition entre la génération de la guerre et celle de la dictature d'une part et celle du boom économique d'autre part, entre les tenants de la peinture et ceux de la vidéo ? Inclassable, vivant en France depuis longtemps, fréquentant plus volontiers les philosophes que les artistes, elle produit une œuvre rétive à tout ce qui arrête et fige, qu'elle montre de loin en loin. « *En Orient,* dit-elle, *les artistes ont toujours été écrivains et critiques* ».

C'est lors des biennales de Venise et de Gwangju qu'on a découvert les œuvres des jeunes Suh Doho (fils de Suh Seok) et Ham Jin (28 ans). Le premier s'imposant par la force de sa vision, sa façon de respirer large à partir de thèmes ou d'éléments coréens que, faisant siens, il projette sur la scène internationale. Le second nous enchantant plus par sa fantaisie, ses trouvailles minuscules en nombre infini à la biennale de Gwangju, en 2004, et celle de Venise en 2005 avec ses dispositifs rattachés à des loupes. A Gwangju, sans s'occuper de savoir si on les verrait ou non, il avait disséminé ses petites figurines grotesques sous des tuyaux, sur des rampes d'escalier, autour des lampes, au coin des marches, en cohortes pressées ou en figures isolées. Il y



Suh Seok « *People dancing* » *(1995). Encre sur papier de riz, 163 x 129 cm.*

Autre vidéo de la même, « Vente à domicile », montre, sur le modèle des télé-achats à la coréenne, l'artiste, en autopromotion, qui se vend elle-même avec l'aide de deux présentateurs. Ceux-ci, sur un mode allant, totalement impersonnel, vantent ses mérites, donnent ses mensurations, son poids, ses habitudes alimentaires et annoncent quels certificats accompagnent le « produit »...

Après avoir, pendant des années, rôdé autour des notions de métamorphose et de germination, Choi Yae-hee, elle, a complètement versé dans la vidéo à visage humain, exprimant, non sans violence parfois, les rêves et les fantasmes qui l'habitent.

Les trois artistes suivantes sont encore des femmes. L'une des caractéristiques de l'art coréen est la place qu'y ont pris, justement, les femmes, au milieu des années 1990, en grande partie grâce à Kim Hong Hee, directrice de Ssamzie Space et à sa déterminante exposition : « Woman, the difference and the power », en 1994.

On y trouvait, entre autres, Kimsooja avec, déjà, ses balluchons colorés qu'elle promènera, après cela, pendant plusieurs années dans toutes les biennales du monde et Lee-Bul qui n'avait pas encore créé les cyborgs qui feront sa réputation, ni les poissons pourris et puants ornés de paillettes et de perles qui, à New York, ont attiré l'attention sur elle à la suite d'un tonitruant scandale.

A Paris, où elle vit, Koo Jeong-A, dessine, ou détermine, ou élit, des territoires éphémères, fragiles, instables et secrets où elle s'émerveille de petits riens qu'elle classe, répertorie, ordonne, au cœur du grand chaos du monde. Magnifique artiste que celle-là, qui regarde et met en lumière ce qui échappe à l'attention, au regard, le banal qu'elle charge d'émotion, les logiques obtuses, ce qui touche aux frontières de l'invisible, de l'inatteignable. « Magnifique », ai-je dit ? Je le répète.

Ajoutons deux artistes tout juste sorties de l'ENSBA, deux femmes encore : Chung Soyoung qui s'intéresse aux transformations, aux potentialités de l'œuvre à travers des objets ouverts et Yu Heesook qui enregistre en vidéo des événements minuscules, parle d'intermittences. J'allais oublier de citer le grand, l'immense Paik Nam June ! Entre Fluxus et chamanisme, entre ses allées et venues de New York à Darmstadt, de Séoul à Paris, on doit se souvenir que l'inventeur de l'art vidéo était coréen. ■

en avait partout. C'était bizarre et merveilleux. Plein de surprises ! C'est aussi à la biennale de Gwangju, en 2000, et grâce à sa fantaisie que Kim Ji-Hyun a séduit son monde avec « The Women World ». Elle m'a personnellement enthousiasmé. Il y avait là une « barre » à plusieurs étages d'une vingtaine de moniteurs qui pétillaient. Des yeux s'ouvraient, se fermaient, de marrants petits derrières se trémoussaient, des bouches, parcourues de mouvements divers, faisaient des mines. C'était jubilatoire. Vibrionnant !

Kim Ji-Hyun « *The women world* » *(2000). Moniteurs vidéo.*



Les artistes coréens en France

Par
Kim Airyung
Commissaire d'expositions

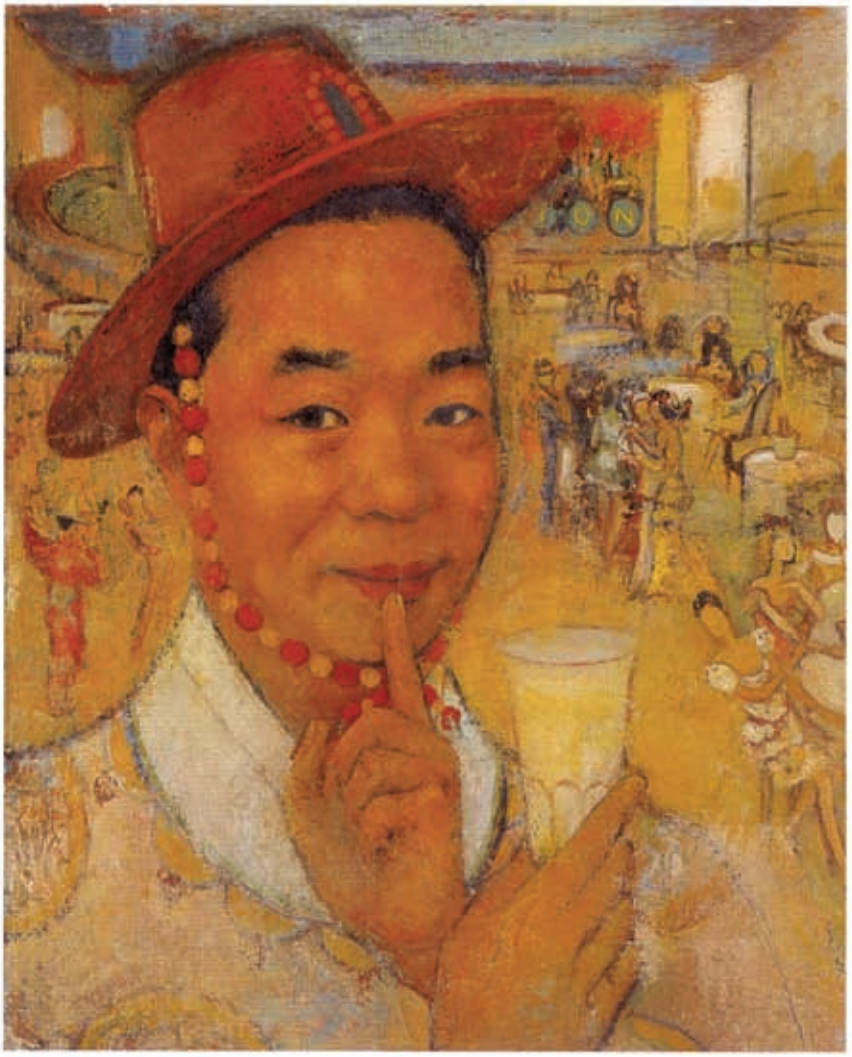
Cet article tente d'esquisser l'histoire des artistes coréens en France. En attendant une étude plus complète dans l'avenir, nous nous contenterons de rappeler les faits majeurs et les noms de nos compatriotes qui ont marqué le milieu artistique français. Pour la période précédant 1950, nous devons entièrement nos informations aux recherches des historiens sur le début de l'art moderne coréen, en particulier à l'ouvrage de Choi Yeol, « L'histoire de l'art moderne coréen – dictionnaire de l'histoire de l'art coréen de 1800 à 1945 », (Yeolwhadang, Séoul, 1998).

La France occupe une place particulière dans la naissance et le développement de l'art moderne en Corée. La rencontre, à Séoul, de l'étudiant en langue française Go Hee-Dong (1886-1965) avec l'artiste français Rémion, est considérée comme l'événement qui a motivé le jeune Coréen à apprendre la peinture occidentale (peinture à l'huile). Il ne s'agissait pas, à l'époque, d'une simple question de technique mais d'une nouvelle façon de voir et de représenter la réalité, ainsi que d'une prise de conscience du fossé séparant la tradition et la modernité. L'étude par Go Hee-Dong de cette nouvelle peinture, à Tokyo, son retour en Corée et les expositions de ses toiles ont vraiment été des événements majeurs de l'actualité culturelle de l'époque.

Après l'annexion de la péninsule par le Japon en 1910, les intellectuels coréens en général, et les artistes en particulier, ont éprouvé la nécessité de renouveler la culture coréenne – par apport du modernisme occidental – et d'accéder à l'art moderne sur leur terre sans avoir à passer par l'intermédiaire du Japon. Certains ont eu la chance de partir en Europe. Le premier artiste qui a ainsi réalisé le rêve de vivre à Paris (considérée comme la capitale de l'art), a été Lee Jong-Woo (1899-1981). Il y a vécu, entre 1925 et 1928, approfondissant la technique de la peinture classique qu'il avait acquise auparavant au Japon. Ses toiles furent exposées en 1927, au Salon d'Automne à côté de celles d'un autre Coréen, Pai Unsoung (1900-1978), qui vivait alors à Berlin. Ce dernier, après une carrière en Allemagne, s'installait à Paris en 1937. L'année suivante (1938), il devenait membre du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts et présentait une exposition personnelle à la célèbre Galerie Charpentier.

En 1940, Pai Unsoung, face à la menace allemande, quitte précipitamment Paris, laissant derrière lui une centaine de tableaux. Une partie de ses œuvres sera retrouvée cinquante ans plus tard par un étudiant coréen chez un antiquaire dans la banlieue parisienne. Pai Unsoung a surtout peint des scènes de la vie traditionnelle coréenne et des portraits. Les critiques allemands et français avaient, à l'époque, salué son travail en parlant de « rencontre heureuse de l'Occident et de l'Orient » et d'« harmonie de la couleur occidentale et du dessin oriental ».

Parmi les premiers artistes coréens à Paris, on peut aussi citer Rha Hye-Seok (1896-1948) qui a été une figure emblématique des « femmes nouvelles », appellation mi-admirative, mi-ironique, réservée aux femmes éduquées et modernes. Sa vie tourmentée et ses textes féministes lui ont



Pai Unsoung, "Autoportrait"", vers 1930, huile sur toile, 54 x 45 cm.



Lee Ung-No, "Etres humains", 1981, encre sur papier, 69,5 x 85,5 cm.

apporté une grande notoriété. Arrivée à Paris en 1928 en compagnie de son mari diplomate, elle y reste pendant un an et demi et y affirme sa liberté de sentiment ; elle connaîtra cependant une fin tragique dans la société coréenne conservatrice de l'époque. Une autre femme peintre, Paik Nam-Soun (1904-1994), a également vécu à Paris entre 1928 et 1930, année de son mariage avec Lim Yong-Ryun, peintre formé aux Etats-Unis. Ce couple d'artistes précurseurs n'a cependant pu jouer un rôle important dans le développement de l'art moderne en Corée, car Lim a par la suite choisi de vivre à Pyung-Yang – sa ville natale en Corée du Nord –, Paik émigrant quant à elle aux Etats-Unis dans les années 1950.

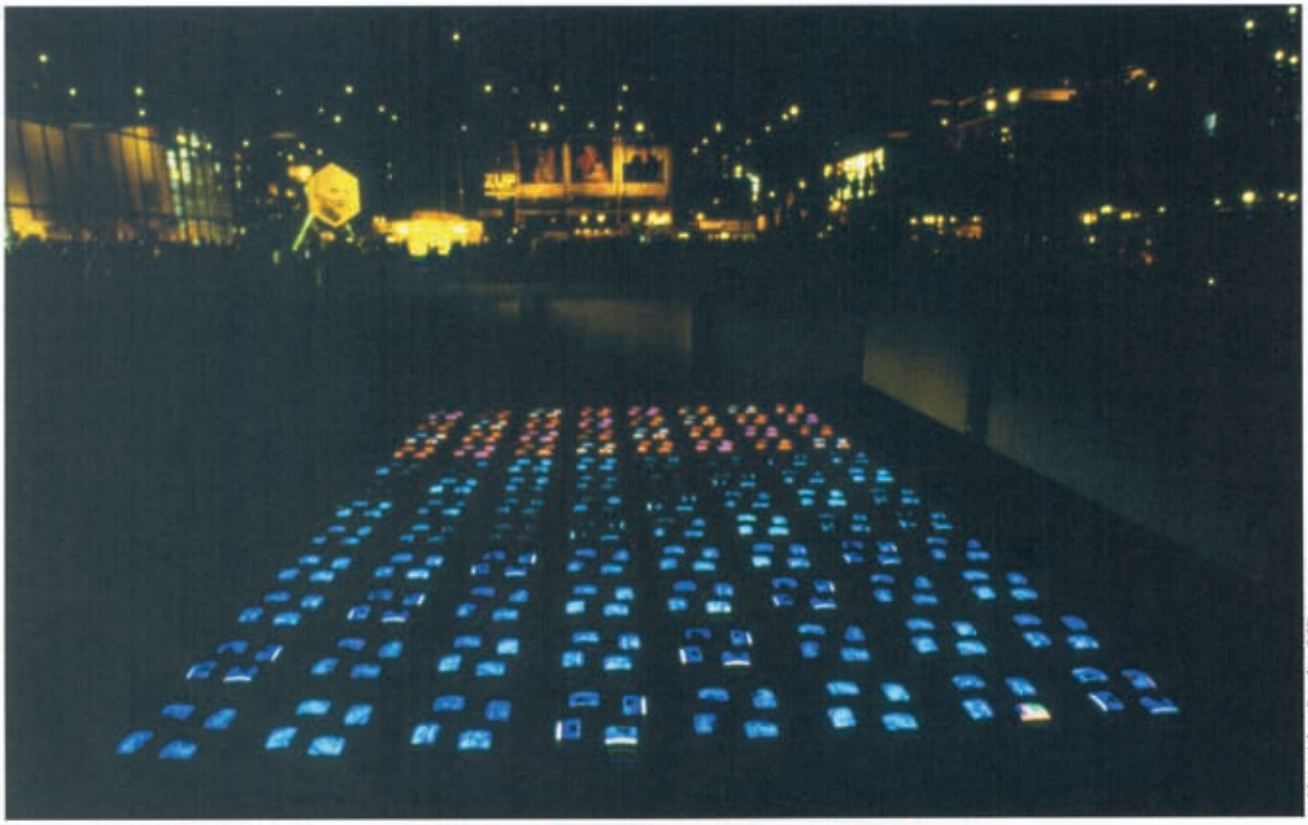
La première génération de peintres coréens en France s'est efforcée d'acquérir la technique occidentale et leur art est resté plutôt classique, à l'écart des mouvements avant-gardistes des années 1920-1930. Alors qu'en Corée, les intellectuels étaient plutôt bien informés sur le dadaïsme, le surréalisme ou encore sur l'engagement des artistes d'avant-garde en faveur de l'Internationale communiste.

Après les cinq artistes cités précédemment, qui ont vécu à Paris, il fallut attendre les années 1950 pour voir une autre génération arriver en France. Parmi les premiers, Rhee Seund Ja (née en 1918) s'installe à Paris en 1951. Peintre et graveur, elle s'épanouit au sein de l'Ecole de Paris et construit un univers unique. Sa longue et riche carrière a été parsemée de nombreuses expositions en Corée et en France. Les dernières en date sont une rétrospective au Musée Magnelli de Valloris en 2003 et une présentation de ses gravures sur bois à la Bibliothèque Louis Nucéra de Nice en 2006 (jusqu'au 8 juillet).

Après la fin de la guerre de Corée (1950-1953), on voit arriver à Paris quelques grandes figures de l'art moderne coréen formées au Japon tels Nam Kwan, Lee Ung-No, Kim Whanki, Kwon Ok-Yeon et Kim Hung-Su. Nam Kwan (1911-1990) a exposé en France dès 1958 : sa peinture de signes abstraits a obtenu en 1966 le Grand Prix de la Biennale de Menton. Le séjour parisien de Kim Whanki (1913-1974) a duré seulement quatre ans mais des hommages ont néanmoins été rendus à cet artiste de grande qualité par le Centre National des Arts Plastiques (1987) et la Galerie de l'Ecole des Beaux-Arts (1996). A la différence des autres artistes,

Rhee Seund Ja , "A travers mes veines, n° 157", 1972, gravure sur bois, 105,6 cm x 75,5 cm.





© Photo Adam Rzepka, CGP.

Paik Nam June, "Tricolor video", exposition du 15 décembre 1982 au 10 avril 1983 au Centre Georges Pompidou.

Lee Ung-No (1904-1989), lui, ne pratiquait pas la peinture à l'huile. Sans abandonner le pinceau et l'encre, dont il était déjà un grand maître, il a inventé un langage pictural moderne fondé sur la calligraphie. Avec sa femme Park Inkyung, également peintre, il fut le fondateur de l'Académie de la peinture orientale de Paris, en 1964. Mais, condamné en Corée pour raisons idéologiques, il fut forcé de rester en exil à Paris jusqu'à sa mort, celle-ci survenant juste après l'ouverture de son exposition enfin autorisée à Séoul en 1989. A peine quatre mois plus tard, le Musée Cernuschi de Paris lui consacrait également une rétrospective commémorative.

Dans les années 1960, Kim Guiline, Bang Hai Ja, Han Mook, Moon Shin, Kim Tschang-Yeul, ainsi que Tchine Yu-Yeung et Kim Hui-Kyung sont arrivés en France. Kim Guiline (né en 1936), après avoir été restaurateur de peintures anciennes, se fait connaître par ses toiles noires monochromes. Bang Hai Ja (née en 1937) a été invitée, dès 1961, à l'exposition des artistes étrangers à Paris organisée par le Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Elle a mené une belle carrière aussi bien en Corée qu'en Europe, et publie de nombreux ouvrages sur son travail, nombre de poèmes et de livres réalisés en collaboration avec des écrivains. Han Mook (né en 1914) est, sans conteste, l'un des pionniers de l'art abstrait coréen. Il vit à Paris depuis 1961, menant, en solitaire, une recherche picturale à base de formes géométriques. Moon Shin (1923-1995) a vécu à Paris de 1961 à 1979. Il paraît que cet artiste a découvert son talent de sculpteur en travaillant sur des chantiers de restauration des vieux châteaux français. Ses formes abstraites, symbolisant l'élan vital, ont séduit les amateurs d'art et il a participé à de nombreux salons parisiens et expositions de sculptures en plein air.

Enfin, Kim Tschang-Yeul (né en 1928), « le peintre des gouttes d'eau » est le premier Coréen à avoir participé à la Biennale de Paris en 1961. Il s'est installé définitivement à Paris en 1969. Il mène, depuis, une carrière internationale très riche : les grands musées coréens, japonais et chinois, ainsi que la Galerie nationale du Jeu de Paume à Paris (2004), lui ont rendu des hommages remarqués.

Il faut ici rappeler que la Biennale de Paris (1959-1985) a joué un rôle important pour nombre de jeunes artistes coréens. En effet, privés en Corée dans les années 1960-1970 de la liberté d'expression et d'information, ils ont trouvé, dans la participation à des expositions internationales, une occasion exceptionnelle de mieux appréhender les différentes facettes de l'art contemporain. De nombreux artistes appartenant à « l'Ecole de Séoul » ont ainsi participé à la Biennale de Paris : Park Seo-Bo, Lee Ufan, Shim Moon-Seup, Lee Kang-So, Chong Jae-Kyoo, entre autres. Plusieurs d'entre eux ont gardé le contact avec le milieu artistique français et continuent à présenter régulièrement leurs œuvres dans l'Hexagone. Par exemple, Lee Ufan (né en 1936), peintre et théoricien du « Monoha », – mouvement avant-gardiste du Japon des années 1970 –, est très présent en France depuis sa participation à la Biennale de Paris en 1971. D'importantes expositions lui ont été consacrées, notamment par la Galerie nationale du Jeu de Paume (1997) et le Musée de Saint-Etienne (2005). L'artiste est également connu comme collec-

tionneur de peintures anciennes de l'époque Joseon ; il a ainsi présenté une partie de son étonnante collection au Musée Guimet en 2001.

Dans les années 1970, une nouvelle génération d'artistes formée dans les universités coréennes est arrivée en France, dont quelques bénéficiaires de bourses du gouvernement français. Parmi eux, Kim Soun-Gui, Li Ja-Kyong, Kang Myonghi, Kim En-Joong, Chong Jae-Kyoo, ont choisi de vivre en France. C'est aussi au cours de cette période que les musées français ont commencé à présenter Paik Nam June (1932-2006), déjà grande vedette internationale : exposition personnelle au Musée d'art moderne de la Ville de Paris (1978), « TV Garden » et « Tricolor Vidéo », œuvres monumentales montrées respectivement en 1978 et 1982 au Centre Georges Pompidou.

Dans les années 1980, il devient plus facile de voir des expositions d'artistes coréens en France. On ne compte plus le nombre de Coréens suivant une formation artistique et de plasticiens de passage dans l'Hexagone. En effet, le milieu artistique coréen s'est davantage ouvert aux échanges internationaux après les Jeux Olympiques de Séoul (1988). Un peu plus tard, la création de la Biennale de Gwangju et celle du Pavillon coréen pour la Biennale de Venise (1995) ont inauguré, pour l'art coréen, une nouvelle ère. Entre la France et la Corée, l'attente et l'intérêt ne sont plus à sens unique et le milieu artistique français commence à s'intéresser à la scène coréenne. En 1996, la FIAC (Foire internationale d'art contemporain) accueille la Corée en tant qu'invité d'honneur et reçoit une dizaine de galeries coréennes qui présentent de nombreux artistes.

Dans les années 1990, on se souviendra aussi de l'Association Sonamou dont quatre membres fondateurs – Kwun Sun-Cheol, Chong Jae-Kyoo, Kwak Soo-Young et Lee Bae – ont créé « l'Artsenal-Sonamou », un village d'artistes à Issy-les-Moulineaux. Pendant dix ans, une quarantaine de plasticiens, de toutes nationalités, y travailleront en permanence. D'autre part, c'est également dans les années 1990 que des artistes tels que Shin Sung-Hy, Han Myung-Ok, Yoon-Hee, An Jong-Dé, Han Soonja, Yun Aiyoung se feront remarquer par leurs expositions dans les galeries et centres d'art. Les grandes institutions commencent alors à exposer plus souvent les jeunes Coréens déjà connus sur la scène internationale. Ainsi, la Galerie nationale du Jeu de Paume accueille Cho Duck-Hyun en 2000. Quant à la Biennale de Lyon, elle invite Yook Keun-Byung et Kim Young-Jin en 1995, Lee Bul en 1997, Kimsooja en 2000 et Choi Jeong-Wha en 2003.

Kimsooja, qui, avec ses installations et performances, jouit actuellement d'une reconnaissance internationale, a eu sa première grande exposition personnelle en France au Musée d'art contemporain de Lyon en 2003. De nos jours, les artistes coréens réussissent à construire leur carrière internationale de plus en plus jeunes. Par exemple, Koo Jeong-A (née en 1967), a présenté son travail au Musée d'art moderne de la Ville de Paris en 1994. Après une série d'expositions dans les lieux les plus prestigieux en Europe, aux États-Unis et au Japon, elle a été invitée à inaugurer en 2004, avec une exposition personnelle, l'Espace 315 du Centre Pompidou, galerie destinée à présenter de jeunes artistes reconnus internationalement.

Aujourd'hui, la France reste une destination de prédilection pour de nombreux jeunes artistes coréens ; mais, à la différence de leurs aînés, ils ne cherchent plus comme autrefois à s'y installer. Bien sûr, les difficultés des artistes étrangers en général à s'établir dans l'Hexagone expliquent, pour une bonne part, ce manque d'attrait. Mais ce n'est pas tout. Bien que le mythe de Paris opère toujours, il faut reconnaître que la capitale française est plutôt devenue de nos jours une simple étape pour une jeune génération coréenne, très mobile, friande de nouveaux horizons et d'itinéraires multiples et variés, une escale dans un parcours volontairement nomade. ■



Kimsooja, "A Laundary Woman", 2001. Exposition "Conditions de l'humanité", du 2 février au 20 avril 2003, Musée d'art contemporain de Lyon.

La déferlante manhwa

ou la juste reconnaissance de la bande dessinée coréenne en France

Par
Jean-Luc Toula-Breysse
Journaliste





Séance de dédicaces des dessinateurs coréens et exposition «Manhwa», programmées dans le cadre de la célébration « Corée au Cœur » et du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême.

Quand la Corée fut l'invitée d'honneur du 30e Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême, en 2003, le manhwa semblait pour un grand nombre un objet graphique non identifié. Pratiquement ignorés jusqu'alors des éditeurs de ce côté de l'Eurasie, les dessinateurs et scénaristes coréens ont, depuis, fait du chemin dans le paysage français du Neuvième Art. La 33e édition du Festival qui a eu lieu du 26 au 29 janvier dernier a confirmé cet engouement croissant tant auprès des professionnels que du grand public.

Le *manhwa* était bien visible cette année à Angoulême. Deux délégations d'éditeurs et de célèbres auteurs coréens ont pour l'occasion fait le déplacement. L'une emmenée par un organisme gouvernemental, la Korea Culture & Content Agency (KOCCA), l'autre émanant du Centre d'Information sur le manhwa de la ville de Bucheon. De leur côté, plusieurs éditeurs francophones ont invité leurs auteurs les plus plébiscités par les lecteurs. Cet événement inaugura, fin janvier, la célébration en 2006 du 120e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre la France et la Corée, année qui sera marquée par de nombreuses manifestations culturelles riches et variées.

Le phénomène manhwa

Pour comprendre l'essor sans précédent du manhwa, il est bon de rappeler ses spécificités. Hautement influencée par l'art pictural classique d'Extrême-Orient, la bande dessinée coréenne, riche d'une longue tradition et d'une identité originale, présente généralement des traits épurés et légers avec un travail sur la ligne et le vide. Les thèmes se fondent sur un style épique typiquement coréen. Le manhwa aborde des sujets proches de l'histoire de la péninsule, de ses réalités culturelles, anciennes et contemporaines, de ses vicissitudes politiques, économiques et sociales. Les auteurs aiment à s'inspirer de la vie quotidienne pour critiquer la société, souvent, avec une vivifiante légèreté, chère à l'âme coréenne. L'importance de la narration, la qualité des scénarios, le naturalisme des dialogues caractérisent les récits de qualité. Avec une offre abondante et diversifiée – plus de 9.000 titres sont publiés chaque année, soit 42 millions d'exemplaires vendus pour une population de 47 millions d'habitants –, le manhwa fait partie intégrante du paysage culturel coréen. Il revêt des aspects très divers. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges. Par exemple, le manhwa féminin, que la censure avait interdit dans les années soixante-

dix, constitue depuis deux décennies une discipline à part entière de la BD coréenne. De nombreuses jeunes femmes ont choisi ce support comme moyen d'expression. Pour preuve, près de la moitié des auteurs de manhwa en Corée sont des femmes. Les BD destinées aux filles (*sunjeong manhwa*) traitent principalement de jolies romances ou d'amours contrariées. L'auteur emblématique de ce courant, Hwang Min-na, considérée comme la mère du manhwa pour filles, était présente à Angoulême grâce à la KOCCA. Par ailleurs, de jeunes auteurs « underground », très inventifs, multiplient les recherches graphiques en s'éloignant des codes classiques. Certains ont choisi la science-fiction, support notamment à une réflexion sur la pollution, le réchauffement de la planète. Bref, l'univers manhwa n'a pas de limite.



Adapté d'un roman à succès de Ahn Do-hyun, le manhwa **Nouilles Tchajang** *de Chi Kyu-sok et Byun Ki-hyun scrute la vie des petits commerçants d'un quartier populaire.*

Quand le manhwa était encore inconnu du public français, Yves Schlirf, directeur éditorial de Kana et de Dargaud Benelux, fut le premier au début des années 1990 à croire en ce genre en publiant Lee Hyeon-se (lui aussi invité cette année à Angoulême) et à nous faire découvrir deux succès de cet auteur : *Armageddon* contant les péripéties d'une redoutable équipe de baseball qui finit par gagner à force de volonté et d'entraînement et *Angel Dick*, une femme inspecteur de police. Ces premiers titres de BD coréenne parus en France chez Kana n'ont pas enregistré le succès escompté. Le précurseur Yves Schlirf reconnaît aujourd'hui que « c'était sans doute trop tôt ». Mais cela ne l'a pas découragé. Il revient quand même à son premier coup de cœur, la BD coréenne, avec deux titres édités dans la collection « Made In », le tout nouveau label prestige de la maison Kana. D'abord, *Nouilles Tchajang* de Chi Kyu-sok et Byun Ki-hyun, d'après l'œuvre originale de Ahn Do-hyun. Ce manhwa tout en couleurs, sur fond de métaphore culinaire révèle la vie d'un quartier sous le prisme du quotidien d'un jeune commis de cuisine et livreur d'un restaurant chinois. Et puis *Cours, Bong-gu !* de Byun Byung-jun. Un beau récit tout en couleurs pastels d'un petit garçon et de sa maman égarés dans la mégalopole Séoul.

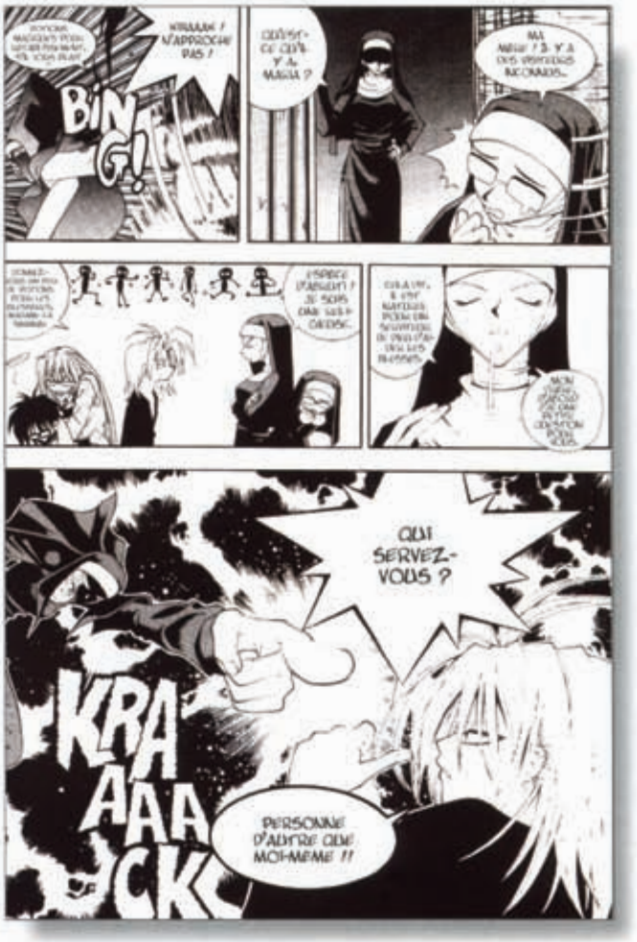
Selon Yves Schlirf : « La nouvelle génération d'auteurs coréens, très habituée à surfer sur Internet, se rapproche plus de la bande dessinée franco-belge que des mangas nippons ». Enfin, à la différence de ces derniers, les albums de BD se lisent de gauche à droite comme en Occident.



Le dessinateur et scénariste Park Jung-ki signe avec **Dangoo** *sa première œuvre, une puissante saga scandée de combats et de trahisons. Les trois premiers épisodes sont déjà publiés en France.*

Le label Gochawon, littéralement la « Suprême dimension », lancé en septembre dernier par les éditions du Soleil, se veut le reflet de la production coréenne dans toute sa diversité. Les genres fantastique, aventure, science-fiction, humour et romance prennent naturellement leur place dans cette toute jeune collection. Jean Wacquet, directeur éditorial des éditions du Soleil et directeur de Gochawon a découvert, il y a deux ans, *Dangoo*, un manhwa fantastique, d'aventure et d'action, de Park Jung-ki. Ce qui a d'abord retenu son

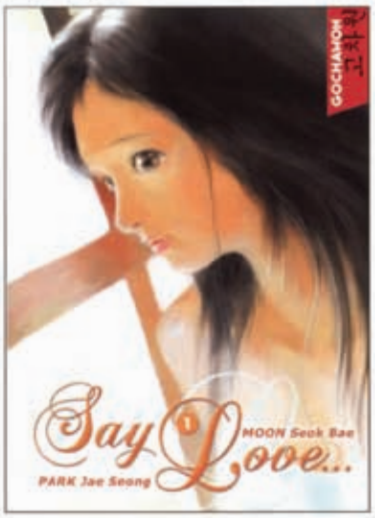
Nominé au « National Comic 2002 » du ministère de la Culture et du Tourisme de Corée, **Aspirin,** *manhwa à l'humour décalé de Kim Eun Jeong, est la populaire série qui a détrôné dans la péninsule le manga* **Dragon Ball.**



attention fut le dessin. Pour sortir le manhwa de son ghetto, Jean Wacquet a pour ambition de privilégier la qualité graphique et la pertinence des scénarios. « Ce qui m'a frappé dans les séries réalistes, comme d'ailleurs à la lecture de titres plus comiques, c'est l'étonnante folie du découpage, l'humour incontrôlé et une fraîcheur tonique » explique-t-il. Pour lui aussi, il y a incontestablement des influences proches et des ressemblances avec notre BD franco-belge. Jean Wacquet aspire à ce que Gochawon ne soit pas qu'une simple collection mais une référence préférant la qualité à la quantité. Trois nouveautés mensuelles, soit une trentaine de titres pour 2006, sont prévues dont des classiques inédits en France. Et, nous confie en prime Jean Wacquet : « Nous allons faire travailler des dessinateurs coréens avec des scénaristes français ».

Créé par la SEEBD (Société d'Edition et d'Exploitation de Bande Dessinée), Tokebi, en référence à une entité légendaire, une sorte de créature mystique qui aime faire bombance, existe depuis juin 2003. Plus particulièrement destiné aux garçons, ce label fait déjà figure de géant tant sa production est grande, en moyenne une dizaine de titres chaque mois. En synergie, SEEBD propose également Tokebi Génération, premier magazine de prépublications de bande dessinée coréenne. Une nouvelle formule vient d'être lancée. Le mensuel passe à 224 pages. Parallèlement, SEEBD a lancé Saphira, un label dédié aux jeunes filles avec en moyenne cinq titres publiés chaque mois.

Aux éditions Casterman, Nadia Gibert, responsable d'édition dans le domaine asiatique, lance au mois de mai prochain le nouveau label Hanguk dédié aux auteurs coréens. « Une vraie découverte, dit-elle, car il y a chez ces créateurs, très représentatifs de leur pays sous toutes ses facettes, de l'émotion, de la drôlerie. Ils expriment d'une manière très réaliste une noirceur sans désespoir, avec une volonté de faire de la couleur. Ils peuvent aborder différents thèmes et différents graphismes dans un même ouvrage. Leur créativité et leur recherche du ressenti engendrent un univers déjanté ». Après la sortie prochaine de *Lotto-blues* de Byun Ki-hyun et *L'amour est une protéine* de Choi Kyu-sok, quatre à six nouveaux titres seront programmés au second semestre. D'ici là, dans la renommée collection « Ecritures », Kim Dong-hwa sera à l'honneur avec son *Histoire de la terre* (titre provisoire). Pour la fin de l'année, Nadia Gibert prévoit également un album collectif intitulé *Corée* qui réunira six auteurs coréens et six auteurs français. Son seul critère pour choisir un manhwa : l'histoire, l'histoire et encore l'histoire.



Moon Seok-bae et Park Jae-seong ont imaginé avec **Say Love** *un récit romantique autour des relations sentimentales entre un lycéen et une étudiante. Une histoire très appréciée par les jeunes filles coréennes.*

Les éditeurs français rattrapent, depuis quelques années, le temps perdu en se penchant sérieusement sur la foisonnante production de bande dessinée en Corée qui, rappelons-le, est un des pays qui lit le plus au monde. ■

POUR EN SAVOIR PLUS

www.mangakana.com
www.soleil-lesite.com
www.editions-tokebi.com
www.editions-saphira.com
www.casterman.com

L'enseignement du français en Corée

Par
Stéphanie Tomé-Garnier
Enseignante de français à
l'Université Soongsil de Séoul

L'image de la France en Corée

2006 est une année importante dans le calendrier franco-coréen puisqu'elle marque le 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée. Durant plus d'un siècle, les rapports entre ces deux pays n'ont cessé de s'accroître dans tous les domaines. Si l'on se réfère aux chiffres de la Chambre de Commerce et d'Industrie présente au Pays du matin calme, il y aurait désormais 160 membres et la France serait le 19e fournisseur et le 14e client de la Corée. Mais, dans l'inconscient collectif, ces chiffres n'ont que peu d'importance. Pour tous, la France, c'est avant tout le luxe, le raffinement, la mode, l'originalité, la littérature... Pour s'en rendre compte, nul besoin d'aller chez Carrefour, au Centre culturel, à Bangbae-dong (nom du quartier français de Séoul), ni même dans un des nombreux restaurants français. Il nous suffit de sortir dans la rue pour voir des noms de voitures comme « Grandeur », des noms de magasins ou de cafés en français (en alphabet latin ou transcrits en Hangeul), d'aller à la librairie pour tomber sur une traduction de Flaubert, Daudet ou de B. Werber, d'aller faire des courses pour tomber sur des marques françaises, d'aller au *norebang* (karaoké coréen) ou d'allumer la radio pour entendre Adamo, Piaf, ou Kaas, ou bien encore tout simplement d'acheter un stylo pour y lire le nom « Mon Ami ». Les Coréens sont donc, pour beaucoup, profondément francophiles. Mais qu'en est-il de la langue française dans tout cela ? Enfin, disons plutôt de l'apprentissage de la langue. Combien sont les francophones et que dire de l'apprentissage de la langue de Molière ?



En Corée, on peut voir des inscriptions et noms en français figurant sur de nombreuses enseignes de cafés et de magasins.

Données générales sur le français

Grâce aux Jeux Olympiques de 1988, le gouvernement coréen avait fortement mis l'accent sur l'apprentissage des langues étrangères. Donc, jusque dans les années 1990, le français était obligatoire et jusqu'en 2002, il faisait même partie des matières obligatoires au baccalauréat. Mais, la situation économique de la fin des années 1990 a complètement changé la situation. En effet, la crise financière de 1997, le rétablissement des relations diplomatiques avec la Chine en 1992 (et le marché chinois potentiel), ainsi que le puissant voisin japonais, ont été des facteurs clés qui ont fondamentalement modifié les besoins linguistiques de la population.

Une seconde langue étrangère optionnelle est enseignée dans 31% des collèges. Le français apparaît comme étant un des choix possibles puisqu'il concerne, selon les chiffres de 2006 du ministère de l'Education nationale, 41.736 lycéens répartis sur tout le territoire. On notera aussi, selon les données de l'ambassade de France, 8.693 étudiants répartis dans les 72 départements de français recensés en 2002.

En dehors du système éducatif traditionnel, il existe aussi des *hagwon*, c'est-à-dire des instituts de langues privés dans lesquels une centaine de cours de français seraient disponibles (les chiffres précis, eux, ne l'étant pas). Et on notera aussi la présence de l'Alliance Française dont les chiffres sont en constante augmentation depuis sa création en 1964. La demande est tellement forte, que le nombre de ses annexes a été multiplié et elle comptait l'année dernière quelques 10 000 étudiants de tout âge et de tout niveau répartis entre tous les centres, dont 7200 sur Séoul.

Le secondaire dans le système éducatif coréen

Le système éducatif dans sa forme actuelle n'existe que depuis le départ des Japonais en 1945. Jeune, il est donc, à l'image du pays lui-même, en pleine évolution, quoique empreint d'une certaine tradition. Si l'on compare une ancienne charte du ministère de l'Education avec celle de 1998, on s'aperçoit que, d'un côté, les nouvelles directives se tournent de plus en plus vers l'avenir puisqu'elles prennent en compte tout ce qui touche à la globalisation et donc à l'adaptation-ouverture du pays à la scène internationale. D'un autre côté par contre, le respect de l'intérêt commun, de l'ordre social, de la fraternité et l'esprit créatif au service du pays, valeurs plus anciennes, restent quand même à l'ordre du jour.

Par ailleurs, si on peut noter un certain changement dans les objectifs à atteindre, l'importance de la collectivité, notion héritée du confucianisme, reste très présente et les conditions difficiles d'apprentissage n'ont malheureusement guère changé depuis les derniers articles parus dans la revue Géo, au moment de la Coupe du Monde de Football.

L'école primaire dure 6 ans mais nous n'entrerons pas dans les détails car, à part l'anglais dans certaines écoles, les langues étrangères ne font pas partie du cursus. A partir de l'âge de 12 ans, les enfants entrent dans le secondaire pour deux cycles de 3 ans. Mais on notera une importante différence d'objectif et de méthode avec la France. De par le poids des programmes et l'organisation de l'évaluation – un examen de début de semaine sanctionnant les matières fondamentales et un autre mensuel pour l'intégralité des matières rythment la vie des lycéens – il est difficile de laisser la place à une réflexion, à des analyses et au travail personnel non dirigé. A l'image de la société coréenne

elle-même, le système éducatif est extrêmement hiérarchisé et un grand respect pour les gens plus âgés que soi (en l'occurrence les enseignants) y est de rigueur. Donc, il est difficilement envisageable de discuter ce qui est dit en classe. Ce phénomène se retrouvera d'ailleurs à tous les échelons du système éducatif et pourra parfois s'avérer être un problème dans des classes de langues, surtout avec un professeur natif qui viendra d'un système éducatif où l'on prône des valeurs contraires.

Le but premier de cette formation est d'emmagasiner le plus possible d'informations (les examens étant sous forme de Q.C.M) afin d'avoir un bagage suffisant pour pouvoir se présenter à l'examen d'entrée à l'université de son choix, et les jeunes Coréens, ainsi que leurs parents, s'y préparent très tôt. Il est par exemple tout à fait normal qu'après les cours au collège ou au lycée, le jeune élève reste pour des cours de soutien, en théorie optionnels, mais fortement recommandés et qu'il aille dans un institut ou prenne des cours privés pour parfaire ses connaissances et mettre toutes les chances de son côté le jour de l'examen. La pression est d'ailleurs d'autant plus forte que le coût de ces cours est élevé. L'étudiant choisit de se présenter – si ses notes et ses résultats au Bac le lui permettent – dans les universités les plus renommées car il est des noms magiques sur un CV qui ouvrent de nombreuses portes quelle que soit la spécialité qu'on y ait étudiée. En effet, il faut être conscient qu'il existe une tendance dans certaines entreprises, lors du recrutement, à donner plus de chances aux diplômés de l'université d'où proviennent les dirigeants eux-mêmes. La réussite sociale, pour les jeunes comme pour les générations précédentes, passe donc bien par un parcours élaboré dès le plus jeune âge.

Le français à l'université.

Une fois qu'on a réussi le concours d'entrée dans une université, c'est une toute autre vie qui commence et qui durera quatre ans ; pour la gent masculine, il faudra ajouter les deux ans de service militaire souvent effectué en milieu de cursus. L'étudiant a plus ou moins bien répondu aux attentes familiales en intégrant telle ou telle université. Et, jusqu'au moment d'entrer sur le marché et donc de trouver un travail, la pression familiale semble diminuer. L'étudiant se trouve plus libre de ses choix. Par la suite, nous allons exposer quelques cas de figure sur les enseignements proposés dans les quatre années du cursus. Néanmoins, les universités coréennes étant à 80 % privées (mais contrôlées et évaluées, voire subventionnées par le ministère de l'Education), elles jouissent de politiques éducatives et donc de programmes qui peuvent varier de l'une à l'autre. Il est donc difficile de généraliser puisqu'il est extrêmement difficile d'obtenir des informations officielles valables pour toutes. Nous ne parlerons pas des universités spécialisées en langues étrangères, ni même des universités proposant des cursus de deux ans car elles disposent d'une organisation particulière due à leur spécificité. Ce qui suit devra donc être pris avec précaution et ne s'applique qu'à des établissements généraux.

Comme nous venons de le voir, les lycéens avaient un emploi du temps très chargé en vue du concours d'entrée à l'université. Cependant, ce qui relève de la culture générale n'ayant pas vraiment été abordé, ça fera donc l'objet d'un enseignement au cours des deux premières années universitaires à travers un tronc commun, comme dans le système américain. En première année, l'étudiant ne se rattache généralement pas complètement à un département. Il y a un vaste choix de matières dont certaines seront rendues obligatoires par l'université elle-même, selon la politique éducative en vigueur et ce ne sera qu'au bout du 2e semestre qu'il se spécialisera un peu plus. Cette année permet donc aux étudiants d'explorer plusieurs domaines comme l'informatique, l'histoire, l'histoire de l'art, la philosophie, la psychologie, la sociologie, etc. (selon l'université en question) et donc de faire un choix un peu plus réfléchi par la suite. Mais, cela comporte aussi quelques inconvénients pour les départements. Tout d'abord, chaque département doit assurer sa « survie », laquelle passe par la préservation d'un minimum d'auditeurs dans les années suivantes. En d'autres termes, il faut séduire son public pour que celui-ci reste.

D'autre part, le choix définitif étant reporté jusqu'en 2e année, les étudiants, selon les universités, ne sont pas obligés de suivre des cours de ce qui deviendra leur spécialité. Il faut aussi ajouter le fait que chaque étudiant arrive avec un parcours scolaire qui peut ou non avoir inclus des cours de français. Et de tout cela résulte un premier problème : l'hétérogénéité des niveaux linguistiques et des motivations (puisque certains vont probablement se diriger vers d'autres départements) dans une même classe.

Dans certaines universités, un cours de français peut être imposé dès la première année. Mais, souvent, ce qui aurait pu être une entreprise louable se transforme vite en un casse-tête pour l'enseignant qui se retrouve devant une quarantaine d'étudiants en même temps car il faut aussi prendre en compte le nombre réduit des professeurs et le coût qu'engendrerait l'embauche de nouveaux. Ce problème d'effectif est encore plus difficile à surmonter si l'enseignant en charge de ce cours est natif et s'il n'a pas de connaissance du coréen ou ne souhaitait pas y avoir recours.

Le troisième problème que l'on peut aussi parfois rencontrer, et qui est une



Groupe d'étudiants coréens s'exerçant à la langue de Molière, sous l'œil vigilant de leur professeur Mme Tomé-Garnier.

des conséquences directes de ce que nous avons abordé plus haut, est qu'après avoir passé tout leur temps à étudier sans divertissement pendant de nombreuses années, et devant cette semi-liberté de choisir à la fois les cours et les horaires, les étudiants ressentent le besoin de se consacrer à autre chose qu'à leurs études (ils y sont d'ailleurs encouragés par l'université à travers les activités extra-scolaires proposées, ou le bénévolat bien vu pour l'obtention du diplôme). C'est une atmosphère latente qui perdure souvent jusqu'en 4e année. Cela peut sembler un détail, mais il est à prendre en compte lors de la conception des programmes ou même lors de la présentation des cours proposés si l'on veut s'assurer un public et des résultats. Il est donc possible de voir apparaître des cours sur la chanson française, sur la culture française... qui, bien que ne n'ouvrant que peu de portes de sorties sur le marché du travail, permettent de capter l'attention des apprenants.

Entrer dans un département de français relève d'un choix personnel ou parfois, d'une absence de choix. Le phénomène qui existe en France où beaucoup de jeunes entrent en 1re année d'anglais sans grande conviction mais « pour faire quelque chose » se retrouve aussi au sein des départements de sciences humaines coréens. Il existe néanmoins des étudiants qui choisissent le français, mais leurs raisons sont souvent floues car ils n'ont eu accès qu'à très peu de connaissances au lycée – pour ceux qui l'avaient appris. Certains se spécialisent après avoir été séduits par une chanson ou par l'image fortement culturelle dont la France jouit en Corée et dont nous avons parlé en introduction. Mais se pose alors le problème de l'attente de ces étudiants. Sauf quelques rares exceptions avec des départements de « culture française », la grande majorité des départements s'intitulent « langue et littérature françaises » et comprennent des cours de littérature, d'histoire de la littérature, de compréhension de la poésie ou du théâtre, de composition, d'actualité et peu de cours de langue, les cours de grammaire étant inclus dans les cours de cette catégorie.

Donc, pour ceux qui voudraient vraiment se spécialiser dans la langue et parler français, il faut trouver une alternative à ce système. Pour les plus motivés et ceux qui en ont les moyens, il ne leur reste qu'à se tourner, pour pallier les manques du système, vers un institut comme l'Alliance Française – et ils sont nombreux si on regarde le nombre d'étudiants fréquentant les Alliances de Corée et les quelques 8.000 étudiants coréens qui étaient dans le Supérieur en France en 2005. Et pour ceux qui n'ont pas forcément les moyens d'assumer le coût de la vie universitaire, dans la capitale (car beaucoup viennent de province) et le prix des cours en instituts, ils doivent se tourner vers un autre point positif de la Corée : les NTICE (Nouvelles technologies d'information appliquées à l'enseignement). En effet, la Corée étant un pays technologiquement très développé, il est assez aisé d'avoir accès à une mine d'informations grâce aux laboratoires de langue, aux salles équipées de télévision (avec parfois la possibilité de regarder TV5) et de lecteurs de CD-DVD, et à Internet. Cela permet à ceux qui le désirent, tant enseignants qu'étudiants, de compléter leurs cours ou de faire quelques recherches quand le manuel utilisé en classe est soit trop ancien – ce qui est encore souvent le cas malheureusement –, soit pas vraiment authentique dans le sens où beaucoup de départements utilisent des manuels faits en Corée par le personnel enseignant, ou bien encore pas exact au niveau de la langue, ce qui est encore plus courant.

Dans la suite du cursus, soit entre la 2e et la 4e année et, afin de pouvoir obtenir le diplôme, un étudiant doit assister à un certain nombre de cours dont certains de sa spécialité et d'autres de son choix, chacun lui rapportant un ou plusieurs crédits. Il peut même arriver que le seul cours obligatoire soit un cours d'anglais ! Mais, même dans sa spécialité, il choisit ce qu'il veut apprendre. Si bien qu'il est possible de voir des étudiants de 4e année diplômés d'un département de français sans jamais avoir suivi (ou très peu) de cours de conversation avec un professeur natif. Or, sachant qu'en général, ces cours sont souvent les seuls à être dispensés en français (les autres étant sur le français, la littérature, la culture etc., mais en coréen), on se retrouve face à des gens qui ne parlent pas français, voire même sont incapables de le comprendre. Mais, même dans le meilleur des cas, les trois heures de cours avec un enseignant natif souvent unique dans tout l'établissement, restent souvent insuffisantes pour atteindre autre chose qu'un niveau linguistique dit de survie.

Et puis, même si le niveau linguistique des enseignants est souvent très bon et que les initiatives ne manquent pas, celles-ci sont souvent difficiles à aménager. Car, outre les difficultés financières que pourraient engendrer des projets d'envergure de « réorientation d'un département » pour des établissements qui souvent ne subsistent qu'en percevant les frais d'inscription, d'autres facteurs entrent aussi en jeu. Tout d'abord, les enseignants universitaires coréens ont, à l'instar de leurs collègues français, une mission de recherche. Or, les tâches qui leur sont déjà attribuées, en plus de leurs heures d'enseignement, ne laissent que peu de place à cette autre activité. Dans de telles conditions, comment envisager soutenir des projets de réforme ?... D'autre part, le confucianisme omniprésent dans le système relationnel coréen ne facilite pas non plus les projets individuels et peut même compliquer la tâche au point de décourager les plus motivés.

Et puis, il faut aussi être conscient de l'après université. En fait, même si de nombreuses entreprises françaises sont présentes sur le territoire, il n'est, d'une part, pas si facile d'y entrer et d'autre part, le français n'est généralement qu'une valeur ajoutée après l'anglais ou une autre formation. Ce qui veut dire que les étudiants des départements de français sont souvent défavorisés et qu'il leur est difficile de faire des projets d'avenir incluant leur formation universitaire.

Néanmoins, face à une certaine perte de vitesse du français en Corée et à cette réalité professionnelle, il faut quand même souligner quelques tentatives remarquables. En effet, certains départements, ayant pris conscience des manques et des dysfonctionnements du système éducatif supérieur, ont mis en place des doubles formations. On peut donc étudier le français et la cuisine française ou le tourisme. Ce sont des paris difficiles et souvent coûteux mais de plus en plus de départements de français devraient y venir pour assurer leur survie face à une compétition qui s'annonce rude, surtout dans les prochaines années, puisque le gouvernement semble bien décidé à ouvrir les portes de la Corée aux écoles et universités étrangères. ■

Hwang Sok-yong le Parisien

Par
Nathalie Tourret
Journaliste à Radio France Internationale*

Après avoir vécu près de deux ans à Londres, Hwang Sok-yong s'est établi début janvier à Paris. L'écrivain livre ses premières impressions sur la capitale française et détaille les projets qu'il compte y entreprendre.



Hwang Sok-yong observant la Seine depuis le balcon de son appartement parisien.

En cette fraîche matinée de février, la Tour Eiffel a disparu dans la brume et la Seine est grise. Le gel engourdit jusqu'aux péniches amarrées près du pont Mirabeau. Les Parisiens, emmitouflés dans leurs manteaux, grelottent... Depuis le balcon de son appartement du XVI[e] arrondissement, Hwang Sok-yong, en chemise, observe la scène et s'en amuse : « A Séoul, l'hiver est tout de même bien plus rigoureux », dit-il. Et l'hiver londonien ? « Très humide », répond l'écrivain en allumant une cigarette. « D'ailleurs, de manière générale, le climat n'est pas très agréable et je préfère celui de Paris ».

Ce n'est cependant pas au motif d'y trouver des températures plus clémentes que Hwang Sok-yong s'est installé à Paris : il avait envie de changer d'air... « J'ai l'intention de vivre à Paris pendant deux ans. Ce n'est pas que j'aime particulièrement Paris mais je viens de passer un moment à Londres et je goûte volontiers à l'atmosphère des grandes villes occidentales. Cela me permet de prendre de la distance par rapport à moi-même, par rapport à mes soucis et aussi de res-



Deux grands romans de Hwang Sok-yong parus chez Zulma.

sentir les changements des temps. Et puis, je me sens aussi beaucoup plus libre parce que personne ne me connaît ici »…

Voilà donc Hwang Sok-yong à Paris, incognito. Ici, personne ne l'aborde dans la rue, personne ne le distrait ou ne lui demande d'autographes et il s'en réjouit. On pourrait alors croire que l'écrivain sud-coréen est en quête de repos et entend mener une vie d'ermite. Ce serait lui prêter de fausses intentions. Hwang Sok-yong recherche simplement la tranquillité et la sérénité nécessaires à la réalisation de son projet : rien de moins qu'une enquête sociologique qui aboutira à l'écriture d'un nouveau roman. Son investigation a débuté à Londres, dans les quartiers Est de la capitale britannique « très cosmopolites, où se trouvent de nombreux lieux de culte ». A Paris, il compte la poursuivre dans les banlieues, dans les quartiers populaires. « Grâce à mon expérience personnelle, je vois assez facilement les problèmes sociaux des endroits où je vis », dit-il. En l'occurrence, c'est aux phénomènes migratoires que Hwang Sok-yong s'intéresse. « Les principaux problèmes du XXI[e] siècle résident dans le phénomène des migrations de main-d'œuvre. Il n'y a plus de frontières. Les jeunes issus des pays du tiers-monde partent tenter leur chance au prix de risques énormes. Ils atterrissent à Londres, à Paris, à New York, au sein des "vieux empires" et je veux étudier les conséquences des problèmes identitaires que ces migrations génèrent », explique-t-il.

« Le monde au XXI[e] siècle, c'est Titanic »

« Sans vouloir verser dans le pessimisme », poursuit Hwang Sok-yong, « je compare assez volontiers notre siècle au Titanic, où les différents pays de la planète correspondent aux différentes classes du navire. A la fin, je pense que le bateau est amené à couler, sauf si l'on trouve une alternative pour l'avenir, une alternative aux fossés qui existent aujourd'hui entre les différentes civilisations. Nous vivons une période de transition. Ne vous méprenez pas, je n'ai pas l'intention de reprendre la lutte. Mon rôle, c'est d'écrire et j'ai envie de partager mes réflexions avec les habitants d'autres pays ».

Hwang Sok-yong s'est donc fixé pour but de jeter les bases d'une communauté universelle qui dépasseraient les idéologies liées à la culture, à la religion, à l'ethnicité, à la richesse ou à la pauvreté et ce à l'aube de ce nouveau siècle marqué par les guerres et les conflits. Et si ses intentions laissent son interlocuteur un peu perplexe, il développe en filant la métaphore : « Voici comment je perçois le monde actuel : un groupe d'oiseaux est posé sur un fil électrique et l'espace de chacun est clairement délimité. Lorsque d'autres oiseaux s'approchent, le premier groupe ne leur cède pas la place. En fait, tous s'envolent, se mélangent et tournoient jusqu'à se réinstaller sur le fil, dans un ordre nouveau. Je pense que nous en sommes aujourd'hui au stade où les habitants de la planète volent dans le ciel. La manière dont nous allons redéfinir un nouvel ordre, la pertinence de notre réorganisation, dépendent de la sagesse et des efforts dont ceux qui cèdent la place feront preuve »… Le projet de l'écrivain est donc déjà bien ficelé et la problématique définie.

L'heure tourne. La chaîne hi-fi, réglée sur France Musiques, diffuse maintenant le Boléro de Ravel. « J'essaye d'écouter les bulletins d'informations », explique Hwang Sok-yong, « mais mon niveau de français n'est pas suffisant. J'ai suivi une année de cours au lycée. J'ai même envisagé de faire des études de français car j'adorais déjà la littérature française. Mais la vie ne me l'a pas permis par la suite. Elle m'a fait prendre d'autres chemins et j'ai très vite oublié ». Il saisit l'occasion pour vous demander

quelques conseils sur la prononciation d'un mot, d'un nom et répète consciencieusement... Il vous demande aussi les coordonnées d'un professeur de français... « Quoique, je ne sais pas si j'aurai vraiment le temps », confesse-t-il. « Lorsque je vivais à Londres, je passais au moins deux semaines par mois à l'étranger, ce qui me laissait peu de temps pour apprendre l'anglais et je sens que mon emploi du temps va à nouveau être très chargé ». L'adjectif est faible. « Débordé » conviendrait mieux à cet homme dont l'énergie semble sans limite...



Hwang Sok-yong a fait partie des sept romanciers et poètes de Corée présentés par l'Association des Editeurs Coréens dans le cadre du Salon du Livre de Paris (du 17 au 22 mars 2006). Des rencontres avec le public ont également été organisées durant le Salon par son éditeur français Zulma, notamment le 19 mars à l'Agora. De gauche à droite : Choi Mikyung, traductrice et interprète, Hwang Sok-yong, et Serge Safran, directeur littéraire de Zulma.

En plus de ce nouveau roman, Hwang Sok-yong supervise, en effet, l'adaptation cinématographique de trois de ses précédents ouvrages : « A l'ombre des armes » (Zulma 2002), « Le vieux jardin » (Zulma 2005) et « Shim Chung, la route du lotus » (en cours de traduction en France).

Trois œuvres majeures portées à l'écran par des réalisateurs prestigieux. Le sud-coréen Im Sang-soo (ayant déjà réalisé « The President's last bang » et « Une femme coréenne ») se charge de l'adaptation du « Vieux jardin ». Le chinois Chen Kaige (« Adieu ma concubine » et « L'Empereur et l'assassin ») travaille en ce moment à la réalisation d'un long métrage inspiré de « Shim Chung ». Enfin, « A l'ombre des armes » sera porté à l'écran grâce à la première co-production entre le Vietnam et un pays étranger, en l'occurrence la Corée du Sud. C'est en effet Giai Phong Production, basée à Hô Chi Minh Ville et Sidus, de Séoul, qui travaillent conjointement à sa production. Le long métrage, réalisé par un jeune cinéaste vietnamien de vingt-neuf ans, devrait sortir sur les écrans début 2007.

Profitant des fêtes du Nouvel An, Hwang Sok-yong s'est envolé quelques jours après notre entretien vers Séoul, pour un mois, afin d'y suivre l'état d'avancement de ces différents projets. Son succès est désormais international et l'écrivain estime d'ailleurs que la France n'est pas étrangère à cette célébrité : « La traduction de mes livres en français a entraîné leur traduction dans d'autres langues occidentales. Pour moi, la France a donc constitué une porte vers d'autres mondes ».

« J'écris le dernier chapitre ma vie »

Peut-être est-ce alors en hommage à ce service rendu qu'il a choisi Paris pour « écrire le dernier chapitre de (sa) vie ». « J'aurais soixante-cinq ans dans deux ans », explique-t-il sans nostalgie. « Et Paris, pour moi, c'est aussi la liberté. Une ville où je me suis rendu la première fois en 1985, après mon premier séjour en prison, suite à mes écrits sur le massacre de Kwangju. J'étais très admiratif. Lorsque je suis arrivé en France pour la première fois, j'ai ressenti très nettement l'ouverture des Français aux autres cultures et cela m'a beaucoup touché »... Une ouverture que Hwang Sok-yong rend bien aux habitants de l'Hexagone. A sa table, vin rouge et Pinddaetteok font, en effet, bon ménage et des macarons au chocolat accompagnent le thé vert. Les spécialités françaises se sont très naturellement invitées aux dîners parisiens de Hwang Sok-yong.

L'écrivain fréquente aussi les restaurants de la capitale. Il a goûté aux œufs mayonnaise de chez Chartier et déjeuné sous la coupole de la brasserie éponyme. « De bonnes adresses », concède-t-il, « mais je leur préfère les petits bistrots de mon quartier. J'aime leur cadre simple et leurs plats du jour ». Hwang Sok-yong a la papille aussi aiguisée que la modestie et une vraie passion pour la cuisine. « J'adore cuisiner, associer un plat à une émotion. J'ai écrit plusieurs livres de cuisine où je présente des plats asiatiques et occidentaux que je relie à mes souvenirs. J'ai même rédigé "La cuisine en prison" ».

La gastronomie française sera-t-elle alors le sujet d'un prochain ouvrage ? « Pourquoi pas », répond l'intéressé... ■

* *Nathalie Tourret est coauteur du livre « La Corée dévoilée », paru aux éditions l'Harmattan en 2002.*

Les mondes musicaux de Hwang Byung-ki à la Maison des Cultures du Monde

Par
Pierre Bois
Ethnomusicologue



© MN. Robert / Maison des Cultures du Monde

Le maître Hwang Byung-ki au gayageum *accompagné au* janggu *(tambour en forme de sablier) par Kim Woong-sik.*

Dans le domaine des musiques traditionnelles comme dans toute œuvre humaine, il y a deux catégories d'artistes, ceux qui, en modestes artisans, respectent fidèlement les répertoires qui leur ont été enseignés et les transmettent à leur tour aux générations suivantes, et ceux qui, s'attachant plus à l'esprit de la tradition qu'à sa lettre, s'efforcent de la faire vivre et de la renouveler dans un monde en constante évolution. Hwang Byung-ki est de ceux-là.

Né à Séoul en 1936, Hwang Byung-ki commence l'apprentissage de la grande cithare coréenne à douze cordes *gayageum* à l'âge de 15 ans ; quelques années plus tard il s'inscrit en musicologie à l'Université de Séoul. Son diplôme en poche, et après avoir remporté plusieurs prix, il se lance dans une carrière d'interprète et de compositeur à une époque où la Corée connaît une véritable mutation sociale et culturelle. Il va ainsi apporter au répertoire classique coréen sa propre vision du *sanjo*, cette longue pièce cyclique pour instrument mélodique et tambour dont la forme s'est fixée au cours du XIX[e] siècle, et élaborer un langage musical nouveau qui, tout en s'inscrivant dans la continuité de l'esthétique musicale coréenne tente d'en renouveler les formes.

Par quel hasard cet artiste vénéré dans son pays et reconnu internationalement se fit si rare sur la scène parisienne ? Trente-deux années ont passé depuis son premier et unique concert au Musée Guimet en 1974 ! Autant dire deux générations, et combien de cycles créatifs dans la carrière d'un artiste !? Le dixième *Festival de l'Imaginaire* et *Corée au Cœur* se sont donc chargés de réparer cette lacune avec deux concerts exceptionnels les 27 et 28 février 2006 à la Maison des Cultures du Monde.

Pourquoi, me dira-t-on, « les mondes musicaux » et non « le monde musical » de Hwang Byung-ki ? C'est que, même s'il manquait à ce programme (et à mon humble avis, c'est dommage) quelques-unes de ses œuvres d'avant-garde comme son étonnant *Labyrinth*, on est tout de suite saisi par la versatilité de son travail de compositeur. Tantôt fidèle à l'antique héritage de la musique de cour, tan-



© MN. Robert / Maison des Cultures du Monde

Ji Ae-ri, excellente interprète de gayageum *et disciple de Hwang Byung-ki, est lauréate de nombreux prix nationaux et professeur à la prestigieuse Université nationale de Séoul.*

tôt iconoclaste dans ses expériences qui le mènent dans toutes sortes de directions : vers l'avant-garde, on l'a dit, mais aussi parfois vers un émoi peut-être un peu facile. En tout cas, il n'est jamais là où on l'attend et c'est bien ce qui nous touche.

L'occasion nous était donc enfin donnée de l'entendre et l'expérience fut éclairante. D'autant plus éclairante que quatre autres solistes de talent jouaient les vedettes invitées. Impossible alors d'échapper au jeu des comparaisons, *in situ* et *in vivo*. Hwang Byung-ki avait réuni à ses côtés la fine fleur des musiciens de la jeune génération, la jeune joueuse de *gayageum* Ji Ae-ri formée par le maître et qui a déjà enregistré plusieurs compact discs ; Heo Yoon-jong, au *geomungo*, cette fabuleuse cithare à frettes qui évoque, quoiqu'en plus violent, l'antique cithare *qin* des lettrés chinois, nous livra une version très inspirée de *Soyeop-sanbang* (1989) ; la chanteuse Kang Kwon-soon, à qui l'on doit également une belle anthologie sur disque de musique vocale *gagok* ; le flûtiste Hong Jong-jin qui interpréta la célèbre *Forteresse de Harim*, sans oublier l'accompagnement indispensable au tambour *janggu* assuré par Kim Woong-sik. Tous musiciens excellents et semble-t-il très à l'aise, ce qui n'est pas du tout évident lorsqu'on joue en présence du compositeur.

Et pourtant… Écouter jouer Hwang Byung-ki est une expérience musicale intime. Il ne recherche jamais l'effet facile, ce vernis brillant qui suscite les applaudissements mais finit par craquer avec le temps. Bien au contraire, même dans le *sanjo* qui requiert une certaine vigueur tout se passe ici différemment, comme si l'instrument était utilisé à contre-emploi. L'interprétation joue sur la finesse, une finesse totalement maîtrisée de sorte que l'ornement le plus ténu ou la note à peine esquissée demeurent parfaitement audibles. Elle joue aussi sur une certaine universalité : les intentions du musicien sont limpides, immédiatement perceptibles. Même profane, l'auditeur se laisse saisir par sa vision intérieure, presque mystique, et emporter par les sons qui se suspendent puis s'effacent délicatement dans un silence qui est encore de la musique. ■

HWANG BYUNG-KI AU MUSÉE DES ARTS ASIATIQUES DE NICE

La tournée en France de Hwang Byung-ki et de son ensemble de musiciens était programmée dans le cadre de « Corée au Cœur », célébration en 2006 du 120e anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée.

Outre les deux concerts parisiens les 27 et 28 février, proposés par la Maison des Cultures du Monde et son Festival de l'Imaginaire, cette tournée englobait aussi le 3 mars un concert au Musée des Arts asiatiques de Nice qui a également remporté un très beau succès.

A ce propos, citons la réaction de Mme Geneviève Dournon, conseiller artistique responsable de la programmation musicale du musée, à l'origine de l'invitation des artistes coréens à Nice :
« Ce fut vraiment un moment de beauté inoubliable et de perfection musicale et esthétique. Cette soirée du 3 mars restera pour nous une réussite absolue. J'en garde un souvenir lumineux, l'un des plus marquants parmi les quelque quatre-vingts "Vendredis de l'Asie" que j'ai pu programmer et présenter à ce jour au Musée des Arts asiatiques de Nice, depuis son ouverture en 1998 ».

La poésie coréenne : "la flamme de l'Orient" à Bordeaux

Par
Kim Bona
Maître de conférences
à l'Université
Michel de Montaigne
Bordeaux III

La Flamme de l'Orient
De l'Age d'or asiatique
La Corée fut l'un des flambeaux
Sa flamme n'attend que d'être rallumée
Pour, à nouveau, illuminer l'Orient

Rabindranath Tagore(1861-1941), Gutanjali

C'est sous l'égide de ce poème que s'est placé le colloque international sur la poésie coréenne contemporaine. Les grandes affiches qui l'accompagnaient montraient une splendide broderie du XVIII[e] siècle, véritable feu d'artifice printanier, et les photos des quatre poètes invités d'honneur que le public bordelais allait rencontrer : Ko Un, Shin Kyung-Rim, Cho Jung-Kwon et Hwang Ji-U. L'événement a eu lieu du 16 au 18 mars. Journée d'ouverture dans les Salons Albert Mollat le 16 mars, présidence d'honneur assurée par M. Michel Deguy, poète, écrivain et directeur de la revue Po&sie. Ouverture officielle à 18 h en présence de M. Ju Chul-Ki, ambassadeur de Corée en France. Les 17 et 18 mars, le colloque s'est tenu au Pôle universitaire de Bordeaux, en présence de Mme Nadine Ly, vice-présidente de l'université et de M. Mo Chul-Min, directeur du Centre culturel coréen. Le colloque a été organisé par LTI Korea (Korea Literature Translation Institute), par le CEREO (Centre d'études et de recherches sur l'Extrême-Orient), par la librairie Mollat, la plus grande librairie indépendante de France, et par l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III, avec le soutien de la Mairie. Il s'est déroulé dans le cadre du *Printemps des poètes* (du 13 au 19 mars) et, parallèlement, au *Printemps de Corée à Bordeaux* (du 2 mars au 1[er] avril), pour célébrer le 120[e] anniversaire des relations diplomatiques entre la France et la Corée.

C'est Mme le professeur Kim Bona qui a œuvré activement pendant deux ans, à la préparation de ce colloque international en collaboration avec une équipe de la librairie Mollat et un groupe de dix étudiants enthousiastes.

Aéroport : première rencontre entre les poètes et les étudiants

Les étudiants de la Section d'Etudes coréennes de l'Université de Bordeaux III, ont accueilli de façon festive les grands poètes venus de Corée, en brandissant des pancartes à leurs noms joliment décorées, qu'ils leur ont ensuite offertes. Très vite un climat chaleureux s'est établi.

Grand Théâtre de Bordeaux : le 16 mars

Sous un beau ciel bleu, guidés par Mme Annick Descas (représentant l'Office de tourisme) les poètes ont d'abord fait un tour à pied dans le centre de la ville, connue pour son architecture classique du XVIII[e] siècle ; ils ont notamment visité l'église Notre-Dame, de style baroque (XVII[e] siècle). Ensuite, ils ont pu admirer le Grand-Théâtre – ouvert spécialement pour leur visite –, monument néo-classique prestigieux construit en 1780 par l'architecte Victor Louis.

Lycée Michel Montaigne

Grâce au proviseur et à un professeur, Mme Martine Mazouer, une centaine d'élèves des sections littéraires ont pu assister à une lecture de poèmes en français, accompagnée au violon, et participer à un débat avec les auteurs (en traduction simultanée). Les lycéens se sont montrés attentifs et impressionnés.

Salons Albert Mollat

Le même jour, le colloque s'ouvrait à 15 h, dans les salons de la librairie Mollat qui avait su attirer l'attention des Bordelais sur l'événement par une décoration soignée de ses vitrines sur la Corée. Une exposition de calligraphies et peintures des quatre poètes invités, et d'ouvrages sur la Corée, était également présentée.

Sous la présidence de M. Michel Deguy, les intervenants ont, par leurs communications, illustré le thème *Poésies et civilisations*. M. Jean Pierre Moussaron (Bordeaux III) « La poésie comme avenir », M. Stéphane Michaud (Paris III) « L'eau, la pierre, la lumière : Yves Bonnefoy ou le quotidien transfiguré », Mme Maryse Dennes (Bordeaux III) « Rythme fondateur et poésie existentielle » et M. Alain Rocher (Bordeaux III) « Mythe et poésie en Asie de l'Est ». Un débat dynamique et amical s'est instauré entre les poètes coréens et les poètes et universitaires français.

Ensuite, répondant à l'allocution d'accueil de M. Denis Mollat, M. l'ambassadeur a présenté « La Corée d'aujourd'hui et la civilisation », très bien accueilli par la centaine de Bordelais présents. Les poètes invités ont quant à eux récité, chacun, quelques-uns de leurs poèmes.

Ko Un, auteur du recueil *Sous un poirier sauvage* (éd. Circé-Poésie) a mis toute sa passion dans la lecture de ses poèmes récents.

Shin Kyung-Rim a fait sentir toutes les nuances de ses poèmes extraits de son recueil *Le rêve d'un homme abattu* (éd. Gallimard).

Cho Jung-Kwon, poète et musicien, a rythmé discrètement la lecture d'*Une tombe au sommet* (éd. Circé-Poésie).

Hwang Ji-U, a présenté l'un des cent poèmes récemment traduits par Kim Bona et publiés sous le titre : *De l'hiver-de-l'arbre au printemps-de-l'arbre*, (éd. William Blake).

Kim Bona a participé ou organisé de nombreuses manifestations, des conférences et colloques sur la poésie coréenne : La pensée poétique coréenne, *PEN Club Français, (1984) ;* La poésie coréenne traditionnelle, *Centre Culturel Coréen, (1986) ;* La poésie coréenne moderne, *Maison de la Poésie, Paris, (1988) ;* A l'écoute du poète YI Sang, *Centre Culturel Coréen, (1989) ;* Cent ans de la poésie coréenne, *Université de Bordeaux III, (1994) ; Colloque international,* YI Sang d'aujourd'hui, *CEREO et Mollat à Bordeaux III, (2003) ;* Perte et ajout : traduction de la poésie coréenne, *Salon du livre à Francfort, (2005) ; Colloque international,* La poésie coréenne contemporaine : Ko Un, Shin Kyung-Rim, Cho Jung-Kwon, Hwang Ji-U, *à Bordeaux, (2006).*

Après l'intervention de chaque poète, deux acteurs du théâtre des Tafurs ont repris les textes en français avec accompagnement au violoncelle.

Pôle universitaire : les 17 et 18 mars

Le 17 mars, Mme Nadine Ly, vice-présidente de l'Université Michel de Montaigne a ouvert le colloque en s'adressant ainsi au public :

" Ce colloque atteste la vocation internationale de l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III où sont enseignées 23 langues étrangères, et surtout, il est un hommage à la création poétique, à la traduction poétique et à la recherche universitaire dans un domaine qui n'est ni les sciences «dures», ni la technologie, ni l'économie, mais la littérature et la poésie, celle que Cervantès appelait «la science des sciences». Créatrice de *présence*, la poésie retrouve aujourd'hui la place de tout premier plan qui lui revient au sein de la cité et des relations internationales, au sein de la réflexion scientifique universitaire et dans les manifestations multiples qui fêtent la présence de la Corée à Bordeaux. Je voudrais vous dire, très simplement et très sincèrement, que je suis impressionnée par la beauté et la « construction poétique » de ce colloque, et j'adresse à Mme Bona Kim, non seulement mes chaleureux remerciements pour le travail accompli en faveur du rayonnement de l'université et de la poésie coréenne, mais aussi l'expression de mon admiration pour l'élégance du programme qu'elle a élaboré et qui réunit de très grands poètes coréens, professeurs et traducteurs, des poètes canadiens et français qui sont aussi des traducteurs de poésie, des chercheurs, des professeurs de nos littératures respectives, des étudiants et des acteurs, lecteurs de poèmes et transmetteurs, par la voix et le geste, de la parole poétique ".

Les différentes séances ont permis une approche sensible de l'œuvre des poètes invités avec des échanges fructueux entre les écrivains et leurs traducteurs. Le dernier jour, une réflexion sur « La poésie coréenne à l'étranger » s'est instaurée avec les interventions de M. Jean-Paul Michel, poète et éditeur de William Blake et M. Bruno Peyrefitte, directeur de l'Institut français à Francfort.



De gauche à droite : Cho Yun-Mi (interprète), Hwang Ji-U, Ko Un, Jean-Paul Michel (éditeur), Michel Deguy, Alain Rocher, Shin Kyung-Rim et Cho Jung-Kwon.

Photo : Yim Tae-Joung

Pour illustrer le climat de ce colloque, citons ces quelques lignes de Mme Kza Han (poétesse, auteur de *De hautes erres* [éd. Le Solnet]) qui nous le présente comme « La table de ce monde ».

" À chaque séance, Bona Kim a associé poètes, poètes-traducteurs (Gilles Cyr, Moun Young-Houn), professeurs (Pak Ki-Hyun, Han Dae-Kyun), pour faire surgir l'indicible vision où convergent *han* – amertume, chagrin, colère, révolte –, et *nong-mu* – danse paysanne, éclats de rire, ivresse – ... La présence de Houang Jin-I, courtisane, poétesse du XVI[e] siècle, intemporellement fidèle au Mont Vert, n'avait rien d'insolite parmi les poètes patriotes qui s'insurgèrent sous l'occupation japonaise, tels Han Yong-Un, Yoon Dong-Ju, Yi Yook-Sa, ou Han Ha-Un, poète lépreux exclu du destin collectif, mais toujours prêt à se jeter dans les manifestations. Cœur, corps, chair, s'éprouvèrent en tous ces poètes de Corée, traversant le *bin mom*, le vide de complétude, de délivrance. Une table ronde de lecture et de discussion, animée par Bona Kim et Jean-Paul Michel, nous a réunis Gilles Cyr, Moun Young-Houn, Pak Ki-Hyun et moi-même, pour évoquer notre expérience bilingue ou trilingue de l'écriture et de la traduction et souligner les difficultés à estimer à leur juste valeur les traductions poétiques. Nos propos étaient rythmés par la récitation de quelques-uns de nos poèmes préférés. Tout à coup le *"Mont Vert est mon cœur"* de Houang Jin-I a resurgi du XVI[e] siècle, lorsque Ko Un s'est mis à chanter, prouvant que ce *sijo* était bel et bien un chant propre à émouvoir toujours et encore ".

La grande réception à la Mairie

Une réception a été organisée le 17 mars à l'Hôtel de Ville par le maire de Bordeaux, M. Hugues Martin, en présence de M. Jacques Valade, sénateur et de M. Ju Chul-ki, ambassadeur de Corée en France. Les poètes coréens ont été présentés et certaines de leurs poésies récitées avec talent par les acteurs du théâtre des Tafurs, accompagnés au violoncelle par Claire Berlioz. Le cocktail qui a suivi a permis des contacts entre les participants au colloque, les personnalités coréennes et les très nombreux invités bordelais. Les calligraphies des poètes coréens, affichées dans le hall, rappelleront ces moments de rapprochement des cultures.



De gauche à droite : MM. Jacques Valade, sénateur, Ju Chul-ki, ambassadeur de Corée en France, Hugues Martin, député-maire de Bordeaux, Chung Jin-Kwon (représentant du LTI Korea) et les poètes Ko Un, Shin Kyung-Rim, Cho Jung-Kwon et Hwang Ji-U.

Photo : Yim Tae-Joung

Dune du Pyla à Arcachon

Le 18 mars en fin de matinée, le colloque s'achève sur un « chant » très émouvant de M. Ko Un. L'émotion passée, tous, poètes, étudiants, organisateurs, ou simples amateurs, partent en autocar « voir l'océan » !



Ko Un à Arcachon. Photo : Yim Tae-Joung

Guidés chaleureusement par Mme Annick Descas, une heure plus tard, nous sommes sur la plage de Pyla-sur-mer : le temps est couvert, mais aussi calme que l'eau, la marée est basse, quelques sportifs font de la planche à voile au large... Nous marchons un moment, avant d'escalader la dune du Pyla. Il s'agit d'une grande masse de sable, d'une centaine de mètres de haut sur presque deux kilomètres de long, située entre la plage et la forêt. On y monte pieds nus, en s'enfonçant dans le sable fin... mais, en haut, la vue est magnifique : d'un côté les pins, vert sombre, à perte de vue, de l'autre, l'entrée du bassin d'Arcachon, immense plan d'eau bordé de plages dont l'ouverture vers l'océan Atlantique est limitée par des bancs de sable, sortes d'îles changeantes selon le mouvement des marées. Et, au-delà : l'immense océan.

Château Pape-Clément : la dégustation

Au retour, on passe par le village ostréicole de la Teste-de-Buch, avant de se rendre dans les vignes de Pessac-Léognan. La journée s'achève dans la tradition locale, avec la visite du château viticole du Pape-Clément. Si le château actuel ne date que du XIX[e] siècle, ses vignes appartenaient au Moyen-Âge à l'archevêque de Bordeaux Bertrand de Goth, devenu pape en 1305 sous le nom de Clément V. (Le premier à quitter Rome pour s'installer à Avignon et à y faire construire le fameux « Palais des Papes »).

Le maître de chai (responsable de la vinification) nous fait visiter les installations, nous explique comment on élabore ce grand vin « cru classé Graves Pessac-Léognan » et, surprise, nous récite un poème. Naturellement, tout finit par la dégustation ! Le colloque s'achève sur un élan poétique de Moun Young-Houn inspiré par la dune du Pyla :

Pieds nus, je monte
dans le souffle profond du vent,
et rejoins ma respiration
au-delà de la dune de grâce ... ■

Le Printemps de Corée fait fleurir Bordeaux du 2 mars au 1[er] avril 2006

Parallèlement au colloque international sur « La poésie coréenne contemporaine », l'Association des Coréens de Bordeaux (présidente Kim Hyang-Ah) et l'Association Culturelle Franco-Coréenne (présidente Shin Ok-Tchon) ont organisé, en collaboration étroite avec la ville, plusieurs manifestations artistiques :

- Exposition de peinture de Lee Jung-Eun, présentant à travers une cinquantaine de tableaux récents l'île de Jeju, région natale de l'artiste.
- Concert des musiciens coréens de Bordeaux dans les salons de l'Hôtel de Ville : chants lyriques coréens interprétés par Lee Hwa-Jin, artiste faisant partie du chœur de l'Opéra national de Bordeaux, chants folkloriques et chants folkloriques arrangés respectivement interprétés par Lee Young-Yun et Hyun-Jung, avec la participation de Lee Young-Pyo (violon) et Kim Hyang-Ah (piano).
- Concert de musique traditionnelle coréenne comprenant un récital de Daegeum (flûte traversière en bambou) de No Jong-Lak et une présentation de Samulnori au théâtre La Pergola.
- Projections de films, au Cinéma Jean Vigo, avec des œuvres de Yu Hyon-Mok et Im Kwon-Taek, et conférence sur le cinéma coréen donnée par Antoine Coppola.
- Séances d'apprentissage de la calligraphie, et de dégustation de la cuisine coréenne par Kim He Jin, à la librairie Mollat.
- Démonstrations de Taekwondo organisées dans son dojang « Club Koryo » par le grand maître Han Chun-Tek (7[e] dan), directeur technique de la région Aquitaine, installé à Bordeaux.
- Spectacle de danse zen présenté, au théâtre La Pergola, par la troupe de la célèbre chorégraphe Lee Sun-Ock, venue spécialement de Corée pour l'occasion.

Toutes ces manifestations, présentant différentes facettes de la culture coréenne, ont permis aux Bordelais d'en avoir un bel aperçu et ont remporté un grand succès.

Le rituel de « gwan » : un rite confucianiste de passage à l'âge adulte

par
Kim Jun-Youn
Doctorante
L.C.A.O., doctorat Asie Orientale et Sciences Humaines de l'Université Paris VII-Denis Diderot

« Gwan » est l'un des quatre rituels des familles nobles de Joseon, appartenant à l'ensemble « gwan, hon, sang, je » (관혼상제), c'est-à-dire, respectivement en traduction littérale, « devenir adulte », « le mariage », « les funérailles », « les offrandes aux ancêtres ». Le rituel consiste à reconnaître un nouvel individu parmi les adultes, un jeune garçon, qui, par ce rituel de « passage » est reconnu comme un homme. Une cérémonie semblable existe pour les filles, que l'on appelle « gye » ; cependant ce dernier terme n'est presque pas entendu, recouvert par le mot « gwan » désignant un jeune garçon, un peu comme en grammaire française où le masculin l'emporte.

Le rituel de gwan permet de se plonger dans l'univers de la tradition lettrée de la Corée de Joseon, dernière grande dynastie royale, pour découvrir le confucianisme dans ses pratiques les plus réglées et codifiées dans le langage des symboles, mais aussi le lien moins visible que ces pratiques entretiennent avec la pensée qui encadre la vie quotidienne. Les rituels de Joseon sont peut-être, paradoxalement, des pratiques que tout le monde peut comprendre, au moins partiellement et à l'aide d'une certaine intuition, mais qui sont restées quelque peu ésotériques dans le champ des études coréennes en Occident, cela malgré leur rôle influent sur la vie des mœurs.

Le fil de notre présentation nous amènera, à travers les signes les plus visibles du changement, à cerner progressivement le contenu social que le rituel transforme et actualise, pour lui conférer les formes, telles que les tenues vestimentaires et la coiffure, sous lesquelles il se manifeste et par lesquelles il véhicule son sens profond. Parce que ce contenu ne se laisse pas facilement appréhender, qu'il résiste à la formulation, nous adopterons la démarche inverse qui consiste à partir de ces indices, qui ont tous en commun de porter la marque du passage, à les expliciter, pour accéder aux fonctions du rituel. Il s'agit en fait de retrouver les processus qui font de la cérémonie un ensemble de significations structuré et cohérent, ou, en d'autres termes, qui expriment les relations sociales, qui lui donnent sens et orientation.

La coiffure : la préparation cosmétique et sociologique du « passage » à la vie d'adulte

Les Coréens de Joseon considèrent que les cheveux sont un héritage de leurs parents, tout comme le corps, comme l'enseigne le Sohak, la « petite étude en quatre caractères » que les enfants coréens apprennent[1].

Pendant l'enfance, filles et garçons portent une tresse qui descend le long de la nuque, cette coiffure s'appelle « gwimitmeori » (귀밑머리). Les cheveux sont avec la raie au milieu et la tresse part du haut du cou, pour tomber naturellement sur le dos. Les cheveux le long de la nuque représentent symboliquement la discipline, l'obéissance vis-à-vis des parents, des grands-parents et des personnes âgées en général, le fait d'avoir une position d'écoute, d'être prêt à recevoir l'éducation. Le rituel est le moment unique où la coiffure de l'enfance fait place à la modification, qui annonce en quelque sorte



Ci-contre : le début du rituel de gwan : passage de la coiffure «gwimitmeori» à la coiffure « sangtu ».

Ci-dessous : la coiffure « sangtu », portée par les deux garçons au milieu.



la fin de cette période et appelle à une nouvelle manière d'être, un passage définitif au stade adulte aux yeux de tous.

La tresse du jeune garçon passe sur le sommet de sa tête, de sorte que l'on érige, au sens figuré, un tronc d'arbre qui prendrait ses racines à l'intérieur du crâne, dont les cheveux sont noués et entremêlés de manière fixe et rigide. Le déplacement de bas en haut, pour la forme de coiffure, représente l'ascension du statut social et la coiffure adulte plantée solidement sur la tête correspond à l'image phallique, signe de la fécondation. Le lien entre les deux symboles est évident. Le nom de cette coiffure nous donne la signification qui unit l'acte de passage et la fécondité : on dit « sangtureul teulda » (상투를 틀다).

Cette expression s'emploie pour désigner la coiffure et aussi pour désigner le mariage de l'homme, que l'on perçoit dans sa vérité de nécessité biologique de reproduction du groupe. D'autre part, cette vérité simple s'accompagne de significations importantes, car l'image de la souche, du tronc d'arbre que l'on voit sortir de la terre, rappelle métaphoriquement que le garçon a été éduqué de longues années, durant lesquelles il s'est préparé à son rôle, a acquis les mœurs, intériorisé la morale et surtout l'éthique de la famille, c'est-à-dire celle de son clan, de son rang social.

La coiffure reprend des significations fondamentales, dans le registre symbolique. Pour le jeune garçon, le rituel est le début d'une vie différente, où il doit « être un homme »[2], fonder son devenir, dans le respect des valeurs et des impératifs, c'est-à-dire épouser son rôle d'homme. Derrière ce précepte, c'est toute la morale de l'époque, qui indique le devoir et la manière légitime de le remplir. Donc, être un homme c'est tout d'abord correspondre aux autres hommes, conformément aux normes sociales ; ici, dans la société agricole de Joseon, c'est être un homme marié, avoir une descendance mâle et pour les nobles (du latin *nobilis*, qui signifie ordinairement « qui peut être reconnu »), il faut « savoir-être » un homme. On comprend donc que symétriquement, le rituel soit aussi un impératif du « faire-savoir » qu'un enfant est à présent un homme, un membre reconnu – ce que marque le rituel – qui prend une place de notable et de membre de la société des hommes.

Les trois habits du jeune garçon, ses trois peaux d'homme adulte

La cérémonie débute lorsque le prétendant se présente devant les invités adultes, ses parents, grands parents, personnes âgées de la famille et du village, qui sont des proches, mais jouent ici le rôle d'un comité représentatif des « initiés ». Ces initiés sont seuls capables de faire passer l'enfant à un statut différent, au-delà d'une frontière de la vie quotidienne qui sépare deux univers d'une même société, hiérarchisée selon la distinction enfant/adulte.

L'enfant commence par s'habiller avec le vêtement dit d'« adulte », en enlevant celui de son enfance, un peu à la manière de la chenille qui doit se débarrasser de sa chrysalide pour se révéler dans sa forme aboutie et battre des ailes pour la première fois.

Le garçon s'applique à changer trois fois de tenue, et chaque fois qu'il s'habille, il se présente aux adultes et reçoit l'allocution du maître de cérémonie qui énonce les félicitations. En réalité, ce témoignage d'approbation s'adresse aussi bien au garçon qu'à l'assemblée entière. On peut même dire que l'ambiance à la fois festive et solennelle, réactive et amplifie les sentiments collectifs, d'appartenir chacun à un ensemble, qui s'exprime comme de lui-même, en écho intérieur et extérieur, qui produit l'effet d'une résonnance par l'omniprésence de ces sentiments, dans l'atmosphère et la parade du jeune homme.

Les trois vêtements portés successivement correspondent à trois étapes du rituel et changer de vêtement indique un véritable changement d'état de l'enfant, un passage qui est une transsubstantiation. Chaque vêtement comporte un ensemble de principes de distinction, de reconnaissance, qui renvoie à un univers de significations : en outre, le port de la tenue enferme la reconnaissance des attributs masculins, de la fonction sociale de l'homme noble, des contraintes que ces distinctions appellent, (sans parler des privilèges qu'elles reflètent). Cet ensemble ne s'exprime sans doute pas de manière aussi appropriée que dans la tenue, qui, en tant que symbole classé et classant, véhicule les significations autant qu'elle les impose par ce qu'elle représente, à l'ensemble des individus capables de la reconnaître et qui orientent leurs comportements face à ce stimulus. Cela veut dire aussi que la tenue – synonyme d'obligations de rang – s'approprie l'homme plus qu'il ne se l'approprie, car en dernière analyse, c'est bien toute la croyance du groupe qui investit la cérémonie, l'homme, par la valeur attribuée collectivement au port de la tenue. Voici, ci-dessous, les premières étapes du rituel et les vêtements que le jeune garçon présente aux initiés :

1. Chogarye (초가례)
Le garçon se fait coiffer les cheveux en « sangtu » (상투) puis attacher les cheveux par un bandeau de tissu « manggeon » (망건). Ensuite, il entre dans une chambre et là, quitte l'habit d'enfant[3], puis porte le « simei »(심의), le « bokgeon » (복건) sur la tête et des chaussures « i » (이)[4]. Il se présente devant les invités. « Simei » (심의) correspond au vêtement d'extérieur porté par les hauts dignitaires de la classe des lettrés, en blanc avec des manches très larges, bordées de motifs de couleur noire.

Ce premier habit représente l'apprentissage, la connaissance des Classiques, et des livres de Confucius. Il accorde la vertu (deok - 덕). L'homme est dit « seonbi » (선비) : l'homme qui étudie les livres de Confucius et apprend donc à être homme-savant. Ici « seonbi » (선비) est à la fois un statut et le modèle d'un homme adulte, dans la classe des nobles. L'enfant s'habille donc comme s'il devait et tendait de lui-même à devenir un dignitaire.

2. Jaegarye (재가례)
Le maître de cérémonie prononce son allocution à haute voix, pour féliciter la personne qui devient « adulte » grâce au rituel et qu'il désigne par ce terme d'adresse. Le jeune adulte rentre de nouveau dans la chambre pour s'habiller avec le vêtement de couleur noire ou vert foncé (josam

– 조삼), met des chaussures (hye – 혜)[5], puis, le chapeau (moja – 모자) qui sert à protéger du soleil et de la pluie. Il met aussi la ceinture (hyeok-dae – 혁대) et se présente une deuxième fois. Cet habit est réservé aux sorties de la maison et aux grandes occasions, telles les audiences à la Cour.



« Jaegarye », la deuxième étape du rituel de gwan.

Le deuxième habit se singularise des deux autres par le chapeau, (moja – 모자). La forme du chapeau et sa taille sont conçues pour protéger du soleil et de la pluie, ce qui figure que l'homme sort de la demeure, qu'il occupe l'espace public. Le chapeau met en scène l'aspect pratique et sa seconde fonction « esthétique » est moins importante que de nos jours car il s'agit davantage sous Joseon d'une marque de reconnaissance, de distinction. Le chapeau indique en fait la qualité sociale de la personne, qui est fixée dans ce symbole matériel : cette qualité est d'abord celle de l'appartenance à la société des hommes. Le vêtement confère ici une distinction qui est à la fois celle du genre sexuel et celle de l'occupation de l'espace, divisé en intérieur et extérieur de la maison, espace masculin et espace masculin/féminin.

3. Samgarye (삼가례)

Le jeune garçon entend l'allocution de félicitation, puis il rentre dans la chambre, quitte le « josam » (조삼) et porte le « nansam » (난삼), de couleur bleue, ou jade, avec le chapeau (samo – 사모), des chaussures (hwa – 화) qui ressemblent à des bottes, et la ceinture (dae – 대).

Le troisième habit est la tenue du fonctionnaire d'État, synonyme de respect et de valeur : le vêtement ne confère plus directement une qualité ou une vertu, mais il représente la valeur de référence de cette couche sociale des nobles lettrés. En d'autres termes, les nobles croient aux valeurs constitutives de leur valeur de classe, et cela transparaît très bien dans la mise en scène du rituel. Le vêtement est en quelque sorte le symbole qui cristallise cette valeur, garantie par le respect et le prestige accordés, c'est-à-dire la reconnaissance publique. La tenue est d'ailleurs étatiquement « garantie et authentifiée » : les non-fonctionnaires peuvent uniquement la porter, par une faveur royale, le jour de leur mariage.

Le code vestimentaire, en tant que système de symboles sociaux ajustés aux classes, ordonne, au sens large du terme, le répertoire des parures et apparats. Il donne à reconnaître l'appartenance de classe et le rôle, c'est-à-dire à admirer et être admiré, à respecter et être respecté, à appartenir au microcosme des hommes nobles lettrés de Joseon. Mais ce n'est pas l'unique fait marquant du rituel : celui-ci imprime également sa marque dans la conscience du jeune homme, comme un contrat tacite entre l'individu et la société, qui lie le premier à des obligations et la seconde à la reconnaissance. Chaque habit a une signification particulière, qui représente un plan de la vie sociale de l'homme lettré de Joseon, comme les étapes successives de l'accession au rang de fonctionnaire d'État. De plus, chaque changement de vêtement représente une qualité qui est reconnue chez l'homme qui suit cette trajectoire. La cérémonie inculque des repères, des modèles d'existence au jeune homme, qui sont réaffirmés solennellement à l'occasion du rituel et dont la valeur est célébrée avec une ferveur presque religieuse. La valeur attachée à chaque tenue est la croyance en la valeur de chacun de ces modèles d'hommes, ou hommes-modèles, de leurs fonctions et des traits de leur grandeur. Pour la formation du jeune garçon, qui a intériorisé ces modèles tout au long de son éducation, la reconnaissance collective de la part des adultes et des personnes âgées du village, crée une obligation, qui a une force toute particulière, celle de l'évidence collective. Cette injonction à incarner ces modèles, se présente sous la forme d'une valorisation collective intense, qui fonctionne puisqu'elle s'appuie sur toute une éducation, c'est-à-dire un modèle ontologique ancré au stade préréflexif. Le jeune garçon se sent désormais encore plus encouragé, ou plutôt guidé par l'idéal qu'on lui présente et ressent cette forme particulière d'autocontrainte positive d'avoir à l'accomplir. Le rituel agit donc sur le jeune homme, comme une prescription et assignation à un rôle, à un modèle et à la manière socialement reconnue de se conformer au modèle, par le biais d'une identité sociale idéale et affectivisée : le rituel fait appel à une police intérieure, au sens de l'honneur. Le garçon devenu homme (se) doit d'autant plus absolument (d')honorer son devoir, qu'il croit être fait pour cela et qu'il reçoit dans le rituel de gwan des honneurs anticipés, comme un crédit social accordé *a priori*.

Une des spécificités du rituel est son unité temporelle : à chacune des trois tenues, c'est un homme « différent » qui est reconnu et honoré. Le rituel synchronise, comme pour mieux en cumuler le charisme, les trois étapes de la carrière sociale de l'homme, passant du statut du jeune garçon à celui de fonctionnaire lettré du roi.

Le rituel de « gye », l'autre versant du rituel de « gwan »

Le rituel de « gye », pour les filles, est lui aussi marqué par un changement de coiffure ; la tresse est enroulée sur elle-même pour confectionner un chignon[6] sur la nuque, en forme de cercle, ce qui représente une petite

« tête », attachée, déposée sur la tête de la femme. La coiffure marque aussi un changement d'état de la personne, qui entre dans l'univers des initiées, qui surajoute à l'existence quotidienne un nouveau rôle, fait de devoirs et modèles de conduite. Pour la femme, le premier devoir, souligné par le rituel, est lié à la nécessité de succession familiale, biologique et sociale. On peut dire sans exagération que la forme du chignon est une représentation de la fécondité, comme le tronc d'arbre érigé sur la tête de l'homme. Le devoir est en quelque sorte incorporé dans la morale, la femme (se) doit (de) pourvoir aux besoins de donner l'enfant, l'héritier. Cependant, ce « il faut », est un devoir omniprésent, dont le message est clair sans être toujours explicite, ce qui lui donne toute son efficacité : l'injonction imprègne d'un bout à l'autre les mœurs et les habitudes, les attitudes envers la fille et les femmes, mais c'est peut-être parce que tout le monde adhère à ce principe indiscuté, qu'il acquiert un haut degré de réalité sociale.

L'omniprésence et la banalisation de l'injonction de perpétuation de la descendance mâle (qui correspond à la notion d'être appropriée par – que l'on dit être appropriée « pour » – le rôle de mère), ne sont pas les seules garanties du maintien des mœurs. Il faut aussi voir que les « ordres » dictés par la société sont garants de l'ordre et qu'ils sont donnés sous des formes diverses, à l'état de paroles, comme les proverbes populaires ou les mots usuels, formules de circonstances, ou encore à l'état objectivé dans les lois écrites. Le rituel montre une variété intéressante, celle du symbolisme vestimentaire : le rituel de « gye » est composé d'un seul changement de vêtement, alors que celui de « gwan » joue sur une variété des tenues, donc des rôles et symboles de classement. L'habit d'adulte pour la fille est « baeja » (배자), un gilet avec des manches courtes ou encore sans manches. Bae (背), signifie



Riruel de gye : préparation du chignon.

« le dos » ou « porter sur le dos », et l'autre mot (ja – 子), veut dire « le fils ». Contrairement au garçon, la fille ne change qu'une fois de tenue, ce qui signifie directement que le passage à l'âge adulte est équivalent à la fonction de la femme, de porter le fils sur le dos.

Les éléments changeants après le passage du rituel[7]

• **Langage** : les personnes de l'entourage s'adressent au nouvel adulte par « hage – 하게 », à la place de « haera – 해라 ». C'est un changement de style du langage qui est plus pour demander qu'ordonner quelque chose à une personne hiérarchiquement inférieure.

• **Nom** : pendant le rituel, l'enfant reçoit un prénom[8] pour le garçon et le nom de la maison pour la fille.

• **Révérence**[9] : quand l'enfant fait sa révérence à l'adulte, l'adulte est toujours assis et reçoit la révérence ; mais après les rituels de gwan ou gye, l'adulte se doit de répondre au salut que lui adresse le nouvel adulte.

Le registre de langue est un signe distinctif, comme celui des vêtements, ainsi que l'attitude respective de chaque interlocuteur. Ce changement que l'on observe est concret, et une des caractéristiques de ce changement est de donner une appellation à une personne. Le terme d'adresse est une forme de changement d'apparence directe dans la mesure où les gens disent le nom pour appeler la personne concernée. La nomination qui est donnée à la fille lors de la cérémonie est une désignation de son domicile de la maison. La maison se compose de plusieurs chambres et l'espace intérieur de la maison est aussi compartimenté, avec des petits « logements ». La fille, est nommée par le nom de la maison où elle se situait, qui se trouvait souvent en retrait de la maison principale.

La nomination est plus qu'une simple désignation ; c'est une injonction destinée à la fille qui doit s'identifier et être identifiée à travers ce nom, un rôle dans la maison, qui elle-même semble désigner le groupe familial. On peut aussi dire que l'absence du nom pour les filles, durant l'enfance, a créé les conditions d'acceptation de cette nomination. Le rituel donne plus qu'un changement de statut, il offre une nomination, une existence sociale individuelle reconnue et cette reconnaissance est une étape décisive de la cérémonie, qui enjoint la fille de se comporter conformément aux présupposés implicites que contient le terme d'adresse. L'acceptation de la nomination comme un honneur spécifique enferme la reconnaissance de ce nouveau statut, par l'entourage, mais aussi par la fille. Elle se trouve désignée comme un bien patrimonial, une entité héritable et transmissible.

Cette restriction au rôle de femme, liée au caractère restreint de la définition de ce rôle, se perçoit dans les détails du rituel, notamment dans le fait qu'il s'appuie sur d'autres éléments, (associations explicites, juxtapositions) qui composent le modèle de la femme de Joseon. En effet, le rituel de « gye » correspond bien souvent à l'entrée dans l'âge nubile et fréquemment, il est effectué en vue de la cérémonie de mariage, dont il constitue le préambule. L'âge minimum légal pour se marier est de 15 ans pour une fille et de 16 ans pour un garçon. Lorsque les enfants n'avaient pas de perspective immédiate de mariage, le rituel de « gwan »

et celui de « gye » se déroulaient de toute façon de 15 à 20 ans pour un garçon et à 15 ans pour une fille.

Pour celle-ci, le rituel est une forme particulière de ces injonctions à être et à devenir conforme à la définition, qui est, comme pour l'homme, fondée sur l'attribution de la reconnaissance, de la considération. Cependant, à la différence de l'homme, tous les devoirs moraux, sauf celui de procréer et de servir les trois hommes dans la vie (le père, le mari, le fils), sont énoncés sous forme négative, d'interdiction ou, plus subtilement, d'absence d'attribution positive par rapport au rôle masculin.

Pour comprendre ce fait, il nous faut ouvrir une parenthèse sur la division sociale entre hommes et femmes : à l'époque de Joseon, si la femme mariée ne donnait pas un héritier masculin, elle n'accédait pas à son statut d'épouse, elle pouvait même être répudiée par son mari. C'est cette manière de penser, que l'on peut apercevoir dans le rituel et l'attitude commune adoptée envers l'homme ou la femme : alors que l'homme s'apprête à faire partie de la société des hommes, de plein droit, et reçoit la charge d'augmenter l'honneur de la famille, la femme doit faire ses preuves, donner un héritier pour être acceptée dans sa belle-famille.

Les fondements sociaux du rituel de « gwan ». La réaffirmation de l'ordre social, des hiérarchies des relations

Pour le garçon comme pour la fille, le changement d'apparence vestimentaire, se comprend comme mise en scène des règles implicites qui prennent diverses formes apparentes dans le symbolisme du rituel de passage au statut d'adulte, mais cet ensemble de prescriptions est une préparation soutenue d'ordre psychique, psychologique, plus marquante durant la cérémonie. On pourrait montrer que le rituel est d'autant plus efficace qu'il s'appuie sur les transformations biologiques du corps.

Il est toutefois intéressant de remarquer que ce « passage » sépare les enfants des adultes, mais dans le même temps, traite différemment l'homme de la femme. De ce fait, cette séparation, moins perceptible, bénéficie du même pouvoir de sacrement que les rituels de gwan et de gye, c'est-à-dire que ce qui est consacré simultanément est aussi la frontière invisible entre l'homme et la femme. Le garçon rejoint le groupe des « hommes » et la fille rejoint le groupe de « maison », comme si cela allait de soi.

La force de cette séparation est instituée en principe de vision et division avec d'autant plus de force et de profondeur que ces séparations sont déjà réalisées dans les usages sociaux. La société agricole sépare les sexes et les âges par la répartition des travaux, entre travaux domestiques ou travaux des champs, ou encore entre garçons et filles pour l'éducation : ce sont ces principes qui sont renforcés et fondés en dispositions durables pour les garçons et filles qui accomplissent leur destinée sociale. Les schèmes de classement instaurés par le rituel sont ajustés aux classements objectifs, c'est-à-dire la séparation entre hommes et femmes, adultes et enfants, aînés et cadets. Ainsi, les classes sociales hiérarchiques les nobles et les autres, préexistent à l'éducation ; ils tendent donc à se faire reconnaître et ainsi à consacrer l'ordre des rangs [subdivisions hiérarchiques], des rôles sociaux.

Le rituel de « gwan » existe parce qu'il est coutume, mais surtout parce que c'est l'ensemble de la communauté qui prend en charge elle-même sa continuité, la transmission de ses valeurs aux jeunes. Cependant, ces « valeurs » sont celles que les gens lui accordent, à chaque transmission, répétition du rituel ; en ce sens, elles n'existent que pour les humains qui les reçoivent et les font vivre. ■

NOTES

1. Pour les caractères chinois : 父生我身 母鞠我身, signifie littéralement "le père a créé mon corps et la mère a nourri mon corps", et les deux distiques " 身體髮膚 勿毁勿傷 " qui signifient quasi littéralement "le corps et les cheveux ne doivent pas être endommagés" ; il s'agit d'une sorte de commandement qu'on pourrait traduire par "je dois préserver mon corps et mes cheveux parce qu'ils sont l'œuvre de mes parents".

2. Le rituel de gwan concerne les garçons dans la tranche d'âge des 15 à 20 ans. Dans l'éthique confucéenne des nobles de Joseon, l'âge de 20 ans, pour un homme, se dit "yakgwan – 약관 " ; cette expression signifie aussi "porter le gwan (le chapeau)".

3. L'enfant porte le "sagyusam" (사규삼, vêtement de l'enfant masculin). Il porte par dessus une "neukbaek" (늑백, ceinture) et chausse des "chaegeuk" (채극,chaussures).

4. Terme générique pour désigner les chaussures fabriquées en tige végétale. En chanvre pour les nobles, et plutôt en paille pour les roturiers.

5. Terme générique pour les chaussures en cuir, matériau réservé à certaines classes sociales, règlementairement et, de fait, économiquement.

6. Le chignon est maintenu par une épingle, accessoire de la beauté féminine, mais aussi marque de l'appartenance nobiliaire. Les épingles sont classées selon leur matière, la richesse des ornements, les motifs. Les matériaux précieux, rares ou plus travaillés esthétiquement sont distribués dans les rangs supérieurs, par opposition aux effets moins nobles, qui sont attribués aux rangs inférieurs. Les épingles sont donc de véritables objets classants : l'épingle de la reine est en or, en argent, ou en jade, et le motif du dragon lui est réservé. Les autres dames portent des épingles en bois, en fer, avec notamment le motif du champignon. La longueur de l'épingle est, elle aussi, normalisée, surtout pour les épingles de cérémonie : de 11 à 17 centimètres pour les cérémonies de la vie quotidienne et de 17 à 34 centimètres pour les grandes occasions.

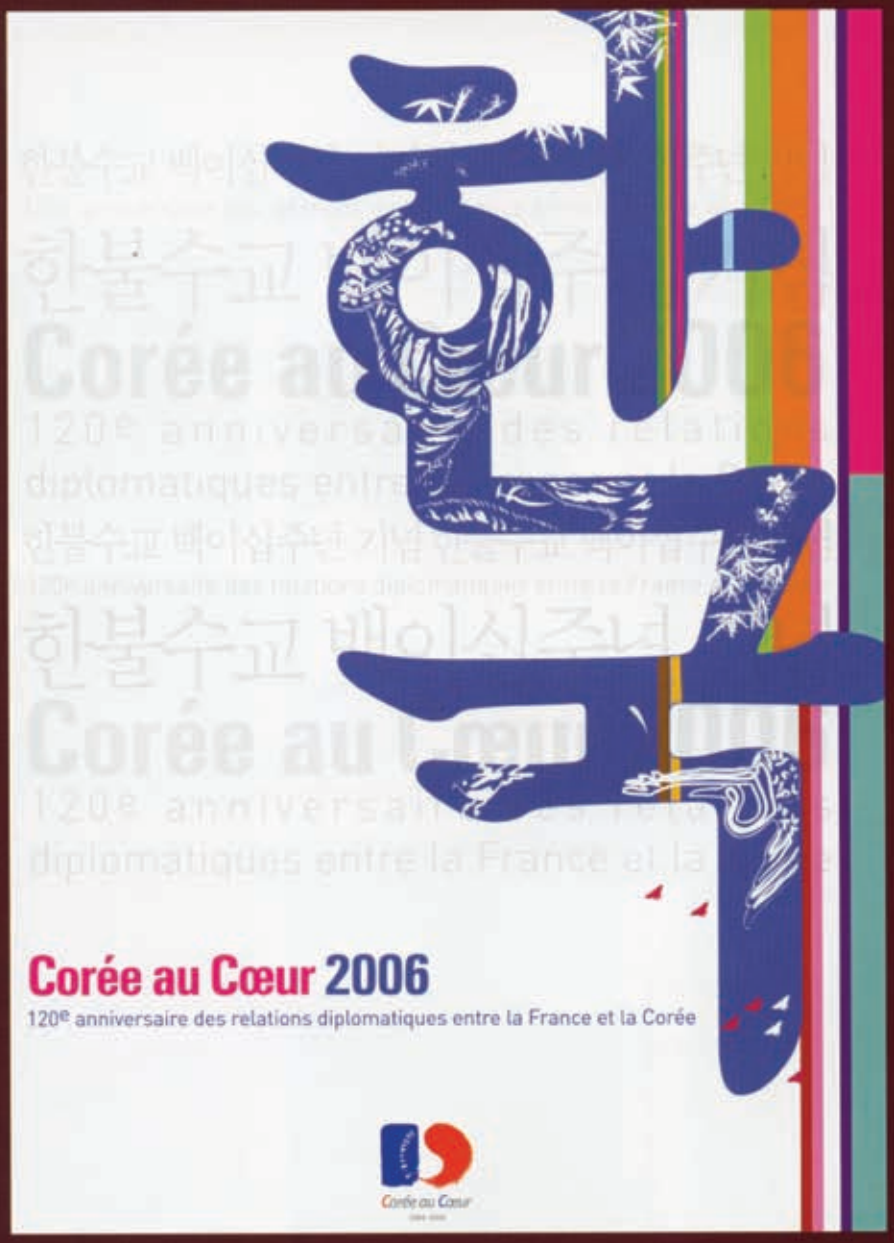
7. Extrait du site Internet de l'organisme des Arts et Cultures de la tradition coréenne http://www.koreartnet.com/kkun/index.html et I Chunja et alii, *Mets traditionnels de la cérémonie de passage, Daewonsa, Séoul, 2001, p. 63-64.*

8. Le prénom se compose d'un premier mot qui indique l'ordre dans la lignée de famille et d'un second mot qui est individuel.

9. La révérence, ou salutation, consiste à s'agenouiller, puis à joindre les mains devant le front avant de s'incliner jusqu'à ce que la tête et les mains viennent toucher le sol.

Les dernières parutions, quelques livres à ne pas manquer.





CENTRE CULTUREL CORÉEN
주프랑스한국문화원
2, avenue d'Iéna - 75116 PARIS
Tél. : 01 47 20 84 15 - 01 47 20 83 86 - www.coree-culture.org